

Nina Pelc, née Weilová, est venue au monde en 1932 à Švihov en Tchécoslovaquie. En 1942, elle a été déportée à Theresienstadt, puis ont suivi Auschwitz, Stutthof, Thorn et – comme dernière étape – une marche de la mort. Nina Weilová a survécu. Elle a habité à Prague jusqu'à son émigration. En 1962, elle a épousé Monsieur Pelc. Le couple a émigré en Suisse en 1968 et vit à Effretikon.

Auschwitz, Matricule 71978

NINA WEILOVÁ

Mémoires de survivants de l'Holocauste



NINA WEILOVÁ
Auschwitz, Matricule 71978

NINA WEILOVÁ
Auschwitz, Matricule 71978

SÉRIE «MÉMOIRES DE SURVIVANTS DE L'HOLOCAUSTE»

- 1 NINA WEILOVÁ, Auschwitz, Matricule 71978
- 2 ERNST BRENNER, J'ai survécu à Theresienstadt
- 3 PETER LEBOVIC, Souvenirs de la plus longue année de ma vie
- 4 JAKE FERSZTAND, Enfance volée*
- 5 SIGMUND BAUMÖHL, Souvenirs d'enfance*
- 6 GÁBOR HIRSCH, De Békéscsaba à Auschwitz et retour
- 7 GÁBOR NYIRÖ, Le fardeau des souvenirs
- 8 IVAN LEFKOVITS, Bergen-Belsen, achevé – inachevé
- 9 ARNOST SCHLESINGER, Une jeunesse privée de liberté
- 10 HANA ET HANUŠ AREND, Témoignages de deux rescapés pragois de l'Holocauste
- 11 ANDREAS SÀS, Et alors, j'ai commencé à raconter
- 12 KLAUS APPEL, Un matin, ils étaient tous partis*
- 13 FABIAN GERSON, «... sans un adieu!»*
- 14 ANDRÉ SIRTES, En chemin
- 15 CHRISTA MARKOVITS, «J'ai toujours eu de la chance»
EVA ALPAR, Un destin de rescapée à Budapest*

PASSEURS DE MÉMOIRES, Histoire de la série,
traduite en partie dans des classes romandes

* Volumes publiés en juin 2017. Les autres volumes sont publiés en novembre 2017.
Tous les volumes sont disponibles gratuitement en format pdf.
Contact: Service historique DFAE.

IMPRESSUM

Edition originale de la série

«Memoiren von Holocaust-Überlebenden», 2009–2014

Publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung, Conférence suisse des directeurs cantonaux de l'instruction publique,
Université de Bâle.

© Ivan Lefkovits

Version française de la série publiée avec le soutien de

Département fédéral des affaires étrangères (DFAE), Kontaktstelle für Überlebende des Holocaust,
Schule für Gestaltung.



Schweizerische Eidgenossenschaft
Confédération suisse
Confederazione Svizzera
Confederaziun svizra

Département fédéral des
affaires étrangères DFAE

**SCHULE
FÜR
GESTALTUNG
BASEL**

Lectorat et éditeurs responsables de la version française

Ivan Lefkovits et François Wisard

Zusammenfassung & Summary (à partir du français)

Caterina Abbati

Mise en page

Christine Jungo, Martin Sommer

Impression

Digitaldruck Buysite AG

© Pour la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Ivan Lefkovits



SOMMAIRE

Volume 1 de la série «Mémoires de survivants de l'Holocauste»

Auteur

Nina Weilová

Photos

Nina Weilová

Titre original

Auschwitz Häftling 71978

Traduction

Nathalie Blaser

Lectorat

Martine Berset, François Wisard

Premier tirage

2017

Préface 7

Première partie – souvenirs (1932–1945) 8

Deuxième partie – comment c'était par la suite 56
(après-guerre – aujourd'hui)

L'auteure 78

Zusammenfassung/Summary 79



PRÉFACE

Je suis née en 1932 en Tchécoslovaquie sous le nom de Nina Weilová. On m'a pris mon nom en décembre 1943 et, jusqu'à la fin de la Seconde Guerre mondiale, j'ai porté le matricule 71978. Comment cela est arrivé est expliqué dans le compte-rendu qui suit.

PREMIÈRE PARTIE – SOUVENIRS (1932–1945)

LE DÉBUT DE MA VIE

Je suis née et j'ai grandi à Švihov, une petite localité à environ 150 km de Prague. Švihov est citée pour la première fois en l'an 1367. Plusieurs familles juives y vivaient et on y trouvait une synagogue, ainsi que sa propre école juive. Aussi bien la synagogue que l'école étaient fréquentées et gérées par la population juive locale. Après la Seconde Guerre mondiale, il n'y avait, à Švihov et dans les environs, plus personne de confession juive et la synagogue fut détruite en 1960. Aujourd'hui, il n'existe plus que les deux cimetières juifs.

J'étais, à l'époque, la seule enfant au sein de la famille entière et étais donc plutôt gâtée. Mon père, Karel Weil, était propriétaire d'une petite entreprise de blanchisserie à Prague et je ne le voyais donc que durant les weekends lorsqu'il rentrait à Švihov. Il avait encore un frère plus âgé,



Švihov, mon lieu de naissance, avec le château, l'emblème de la ville.



Le magasin à Švihov. Photographie de 1930 environ.

Franz Weil. Il était docteur et est décédé en 1930 à l'âge de 30 ans, peu avant ma naissance.

Ma mère dirigeait le magasin qui avait été fondé, de nombreuses années auparavant, par son père Samuel Stern. On y vendait presque tout ce dont la localité avait besoin. Et comme cela était habituel là-bas à cette époque, souvent durant les sept jours de la semaine. Le fait que le magasin lui ait été remis était lié à une condition, à savoir le soin et la prise en charge de son frère Franz plus vieux de deux années, qui avait attrapé la grippe espagnole après la Première Guerre mondiale et qui dépendait depuis lors d'un soutien quotidien. Toutes les années qui suivirent, nous avons habité ensemble avec Oncle Franz.

Ma mère avait quatre frères et sœurs dont trois – Olga, Marta et Karel – qui vivaient déjà hors de la maison.

Mes grands-parents maternels sont décédés avant ma naissance. Ma grand-mère paternelle, Marie Weilová, vivait encore et habitait dans le quartier de Žižkov à Prague.

Aussi loin que je puisse m'en rappeler, je ne manquais de rien. Tout le monde m'appréciait et je repense à cette période avec beaucoup de joie, aujourd'hui encore. En 1936, je n'avais alors que quatre ans, mon père décéda dans un accident de voiture. Je crois que mes proches me portèrent

encore plus dans leurs cœurs après cela et m'aimèrent encore plus profondément. Tous essayèrent de compenser de toute leur force la perte de mon père et de le remplacer autant que possible.

DE ŠVIHOV À PRAGUE

Deux ans plus tard, ma mère décida de louer notre magasin à Švihov et nous sommes partis, avec Oncle Franz, nous établir à Prague. Nous avions un bel appartement de quatre pièces sur la rue Belcrediho dans le quartier de Letná à Prague. Le changement de domicile, de la petite localité de Švihov à la gigantesque métropole de Prague, fut un grand bouleversement. Les larges rues pragoises, ses grands bâtiments et palais, tant d'automobiles et de tramways, je n'étais pas habituée à tout cela. Les impressions étaient grandioses. La place Wenzel, le pont Charles, le Château de Prague, sans oublier le grand magasin Bílá Labut avec ses escaliers roulants. J'avais, certes, déjà visité ma grand-mère Marie, j'étais cependant bien plus jeune, juste une petite fille, et à présent je voyais soudainement tout cela avec d'autres yeux.

Je pouvais, des heures durant, regarder le trafic par la fenêtre de notre appartement et observer les gens dans leur véhicule; je n'en avais jamais assez. J'aurais bien voulu me promener la journée entière avec ma mère à travers la ville. Elle avait cependant également d'autres tâches et devoirs à effectuer et des obligations à honorer, par exemple celles qui la liaient à l'ancienne entreprise de blanchisserie de mon père. De par notre nouveau domicile, tout a dû être réorganisé, dont mon inscription dans une nouvelle école. Malgré tout, c'était comme un cadeau de pouvoir voir et découvrir quelque chose de nouveau à Prague à chaque occasion. Dès lors, je voyais et visitais plus souvent ma grand-mère. Son appartement était très grand et très beau. Dans le salon se trouvait un grand tableau de mon défunt grand-père. Nous allions souvent au cimetière juif de Strašnice, où ses deux fils (mon père et mon oncle le Dr Franz Weil) étaient enterrés. Je recevais souvent des cadeaux de ma grand-mère, de belles boucles

d'oreilles, des colliers et beaucoup d'autres choses. J'étais finalement l'unique et dernière descendante de la famille Weil.

J'ai été très heureuse de voir, lorsque nous nous sommes établis, qu'une autre famille juive, la famille Klement, habitait notre immeuble. Ils avaient un fils, Jindra, qui avait à peu près le même âge que moi. Nous nous sommes vite liés d'amitié et avons régulièrement fait des promenades en commun avec les parents et parfois aussi seuls. Nous nous entendions très bien, étions véritablement comme frère et sœur. Je me rappelle, aujourd'hui encore, des visites communes au théâtre, c'était une magnifique période.

CRISE EN EUROPE

Au début des années 30, une crise se fit remarquer dans toute l'Europe – partout le nombre de chômeurs augmentait à toute vitesse, l'angoisse ressentie par la population grimpa de façon continue –, mais je ne me rendais alors pas compte de tout cela, ce qui est compréhensible dans la mesure où j'étais encore une enfant.

Le 30 janvier 1933, un changement de gouvernement s'opéra en Allemagne, une prise de pouvoir par Adolf Hitler. Le Troisième Reich était proclamé. Déjà un mois plus tard, il y eut l'incendie du *Reichstag*, ordonné par les nouveaux dirigeants, Hitler et Göring, suivi de peu par une ordonnance abrogeant les droits fondamentaux. Il s'ensuivit l'interdiction de partis politiques et la construction du premier camp de concentration à Dachau près de Munich, où les communistes et les membres d'autres partis politiques ont été emprisonnés.

La discrimination envers les Juifs en Allemagne commença par leur licenciement au sein de tous les services publics. Le nouveau régime organisa le boycottage des magasins juifs et limita l'accès aux écoles et universités. En 1936, la situation se calma relativement avec les Jeux olympiques qui avaient lieu cette année-là en Allemagne. Pendant toute la durée des Jeux, les livres attisant la haine contre les Juifs ont été retirés des librairies.

Tout fut adroitement organisé afin que ces Jeux fussent les meilleurs Jeux des temps modernes. Cependant, c'était en réalité un théâtre comme personne n'en avait jamais vu jusqu'alors. Le monde entier a été trompé, et cela avec beaucoup de succès.

Une année plus tard, le pouvoir durcit les mesures contre la population juive. La nuit du 9 novembre 1938 entra dans l'histoire comme «la nuit de Cristal». Presque tout – même les demeures centenaires de Dieu, les synagogues – fut détruit. Un grand nombre d'arrestations de Juifs et leur déportation dans les camps de concentration déjà établis s'ensuivirent. Qui connaissait ou entendit parler, à ce moment-là en 1938, de la Conférence d'Évian, au bord du lac Léman, sur les réfugiés? Là-bas, les pays, également extraeuropéens, négocièrent le nombre et la provenance des Juifs persécutés d'Allemagne que chacun était prêt à accueillir. Il en résulta que presque aucun pays n'était prêt à accueillir les Juifs, pas même les États-Unis qui se référèrent à leur fameux quota d'immigration. Seule Shanghai n'avait pas de quota et quelques dizaines de milliers de Juifs se sauvèrent là-bas. Un petit pays d'Amérique du Sud était prêt à accueillir des réfugiés, mais seulement ceux qui étaient prêts à travailler dans l'agriculture. Était-ce la xénophobie, l'antipathie ou l'antisémitisme qui mena à l'échec de la Conférence d'Évian? Hitler dut se sentir confirmé dans sa conviction selon laquelle personne n'était intéressé par le destin des Juifs. Il avait, dès lors, carte blanche pour faire d'eux ce qu'il désirait depuis le début, leur extermination totale.

LE DÉTACHEMENT DU TERRITOIRE DES SUDÈTES

Cela arriva le 30 septembre 1938 lors d'une conférence à Munich à laquelle participaient l'Angleterre, la France et l'Italie. Le résultat correspondait très précisément aux désirs et idées d'Hitler. Ce fut un diktat auquel les grandes puissances se plièrent: le détachement du territoire des Sudètes de la Tchécoslovaquie fut décidé. Les représentants du gouvernement tchécoslovaque ne furent pas invités et ne purent pas participer.

Conformément à l'accord conclu, les autorités tchèques devaient remettre le territoire cédé aux autorités allemandes en l'espace de dix jours. Qui se souvient encore des images du retour de Munich de Chamberlain? À l'aéroport de Londres, il déclara fièrement: «... Je vous apporte la paix pour notre époque... (I bring you peace for our time).»

Trois millions de personnes d'origine allemande retournèrent ainsi «à la maison dans le Reich» sans quitter leur maison. Cependant, les Tchèques qui étaient domiciliés dans le territoire des Sudètes – ils étaient plusieurs centaines de milliers au moins – durent quitter maisons et fermes et s'établir dans le territoire restant de la République tchécoslovaque. Il s'agissait des premières, mais pas des dernières, expulsions de cette époque-là.

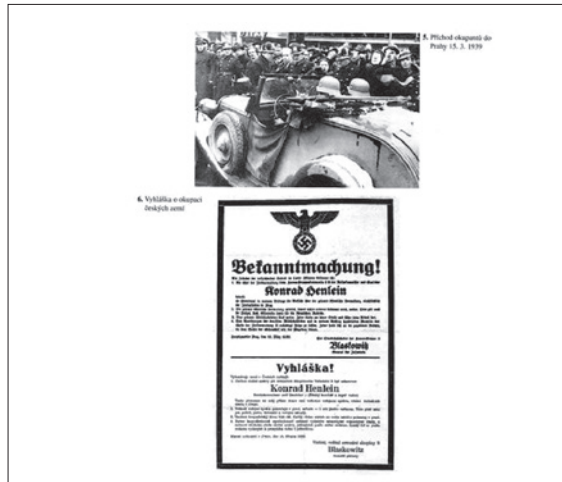
Parmi les réfugiés de la région des Sudètes se trouvaient aussi Hans et Martha Bick, la sœur de ma mère et son époux. Je peux encore bien me souvenir de cela, ça devait être la fin de l'année 1938, lorsque mon oncle et ma tante nous rendirent visite. Ils habitaient auparavant à Teplice, au nord de la Bohême, dans le territoire des Sudètes, et cette région fut séparée de la République tchécoslovaque suite aux accords de Munich du 1^{er} octobre 1938. Notre appartement était suffisamment grand et ils vinrent habiter avec nous. J'étais contente, avec Oncle Franz j'avais désormais un oncle et une tante supplémentaires.

15 MARS 1939 – L'INVASION PAR LES TROUPES ALLEMANDES

Le 15 mars 1939, l'occupation du pays par la *Wehrmacht* allemande débuta. On compare les images de l'invasion de la Tchécoslovaquie par les troupes allemandes avec celles de l'occupation de l'Autriche en mars 1938, mais quelle différence pourtant. En Autriche, on a vu avec quelle joie et quel enthousiasme les Allemands furent accueillis dans tout le pays. La joie fut encore plus grande à l'arrivée d'Hitler à Vienne. En ce qui concerne l'invasion de Prague, il ne s'agissait pas d'une libération, il n'y

eut aucune fleur pour accueillir les soldats allemands. Il s'agissait d'une occupation brutale d'un pays démocratique, de la Tchécoslovaquie.

Je n'avais à cette époque pas tout à fait sept ans, mais je me souviens encore bien de ce 15 mai. Depuis notre appartement je pouvais très bien suivre l'occupation. Je n'avais encore jamais vu autant de soldats. Cela était pour moi, en tant qu'enfant, un immense spectacle. Il durait depuis déjà assez longtemps lorsque, une fois, je surpris ma mère en train de



Invasion par les soldats allemands.

pleurer. Dans un premier temps, je ne compris pas ce que j'avais pu faire comme bêtise. Elle ne disait rien, ne criait pas, son attitude m'était incompréhensible. Elle avait l'air tellement triste et pleurait sans cesse. Je ne pouvais pas me souvenir de l'avoir vu pleurer une seule fois auparavant. Je ne peux expliquer, après coup, pourquoi nous étions seules dans l'appartement ce jour-là. Apparemment, Hans et Martha Bick étaient justement à l'extérieur en compagnie de l'oncle Franz. Je n'en avais aucune idée à cette époque, mais ma mère savait bien ce que signifiait pour nous l'occupation de notre pays. Ce qui se passait en Allemagne ces dernières années, et tout spécialement ce qui était fait aux Juifs, était bien connu à Prague grâce

aux proches allemands, aux journaux, aux récits des témoins oculaires de camps de concentration et au bouche-à-oreille. Et ce qui n'était pas connu par les journaux ou alors qualifié d'exagéré ou de peu crédible était confirmé par mon oncle Hans Bick. Il avait dû quitter Berlin en 1933, après la prise de pouvoir par Hitler. À présent, nous habitons depuis plusieurs mois ensemble à Prague.

LE PROTECTORAT DE BOHÊME-MORAVIE

Il ne fallut pas longtemps et je ressentis moi-même les changements. La République tchécoslovaque était désormais le «Protectorat de Bohême-Moravie» et la Slovaquie un état autonome sous surveillance allemande. À Prague, il y avait certes un président de la République, le Dr Hacha, cependant c'était les autorités allemandes qui décidaient de tout. À peine trois mois plus tard, le 21 juin 1939, les lois raciales de Nuremberg de 1935 entrèrent en vigueur dans le Protectorat. J'ai appris seulement bien plus tard, car ma mère ne voulait pas m'inquiéter, que cette dernière et Oncle Bick avaient essayé de toutes les façons possibles d'au moins m'envoyer à l'étranger. Tout ce qu'ils entreprirent – et ils me cachèrent bien des détails –, tous leurs efforts furent vains. Comme on l'entendit par la suite, il ne suffisait pas d'avoir les meilleures relations, mais également beaucoup d'argent afin de pouvoir corrompre certaines personnes à Prague et peut-être aussi à l'étranger. Je ne sais pas quels étaient les moyens financiers de ma mère à cette époque. Étaient-ils trop bas? Quand je réfléchis maintenant, après toutes ces années, si mon départ avait été rendu possible, aurais-je pu alors, en ces temps sombres, vraiment me séparer de ma mère? Cela ne devait pas se passer ainsi, c'était le destin.

INTERDICTIONS

Le temps des interdictions commença. Chaque jour, quelque chose de différent a été interdit aux Juifs. L'entrée au cinéma, au concert, au théâtre,

aux bains publics, aux manifestations sportives, nous était interdite. Les magasins juifs étaient signalés comme tels en allemand et en tchèque. Les Juifs étaient aussi interdits d'entrée dans des locaux de toutes sortes. Il ne nous était même pas permis de nous attarder dans les jardins publics, ni même dans les forêts. Il ne nous restait au final que notre propre appartement. Mais même cela n'était pas sûr pour certaines familles, car celles qui possédaient des logements de meilleure qualité ou même simplement confortables se retrouvaient contraintes à un changement d'appartement.

Les Allemands recevaient les beaux appartements tandis que les Juifs devaient se contenter de petits et modestes logements. Au début, comme enfant, je n'avais pas conscience de tous les désagréments et difficultés produits par les occupants allemands.

Afin d'empêcher au maximum les relations restantes entre Juifs et non-Juifs, nous n'avions plus le droit de quitter notre appartement le soir après 20 heures. Combien d'heures angoissantes avons-nous passées à la maison, alors que ma mère quittait l'appartement le soir, malgré l'interdiction, pour visiter des connaissances et des proches ou alors pour aller écouter les nouvelles. Assez régulièrement ma mère emportait des paquets ou des valises de la maison et le jour d'après j'entendais qu'elle avait pu échanger l'un ou l'autre, emporté la veille, contre de la nourriture.

Les rations de denrées alimentaires pour la population juive étaient largement insuffisantes et ceux qui voulaient supporter ces conditions, devaient se séparer de beaucoup de leurs biens, contre lesquels ils pouvaient échanger de la nourriture. Durant la journée, on n'osait pas s'aventurer dans la rue avec un gros bagage, il ne restait donc que la soirée et la nuit, même si le risque était encore très grand.

Les Juifs devaient rendre leur récepteur radio, n'avaient pas l'autorisation d'acheter des journaux; leurs magasins, ainsi que leurs maisons et usines, ont été saisis et aryannisés. La valeur des biens était virée sur une sorte de compte bloqué, mais les propriétaires légaux de ces derniers ne pouvaient pas en disposer. Naturellement, et ce depuis longtemps déjà, tous les titres et assurances vie, mais également les instruments de mu-

sique de toutes sortes et, en premier lieu, l'or et l'argent, ainsi que d'autres objets de valeur, y compris les manteaux de fourrure, avaient dû être cédés. Un gros coup dur contre les Juifs croyants fut la fermeture des synagogues, qui étaient soi-disant utilisées par ceux-ci pour des diatribes contre l'empire allemand.

SCOLARITÉ

Aussi à l'école, je devais régulièrement entendre que j'étais juive. Il n'y avait dans ma classe que deux enfants juifs, Jindra Klement et moi-même, et bien que la majorité de nos camarades de classe soient restés nos amis, les quelques autres qui restaient suffirent à faire de notre scolarité un supplice. Pour cette raison, nous avons été alors très contents et reconnaissants envers nos parents, lorsque nous avons pu changer pour une école juive.

Là-bas, nous étions tous pareils et nous nous entendions très bien avec nos professeurs. Toutefois, cela ne dura pas, car les écoles juives furent également fermées.

À la suite de cela, de petits groupes furent formés et les enfants effectuèrent leurs classes dans des appartements privés. Cela était cependant très dangereux, car les Allemands n'avaient ni compréhension ni intérêt à ce que les enfants juifs reçoivent un enseignement quelconque.

HAGIBOR

L'unique place de jeux pour nous, enfants juifs à Prague, était celle de Hagibor située dans le quartier de Strašnice. Le souvenir du dur labeur qu'avait entrepris Fredi Hirsch pour nous accueillir sur cette place de jeux reste inoubliable. Hirsch était un réfugié d'Allemagne et il parvenait toujours à imaginer de nouveaux jeux. Les heures que nous pouvions passer avec Fredi Hirsch nous permettaient d'oublier, au moins momentanément, la période difficile et incertaine dans laquelle nous vivions.

L'ÉTOILE JAUNE

En septembre 1941, les autorités imposèrent à la population juive le port de l'étoile jaune avec l'inscription «Jude». Sans cette étoile, les Juifs n'étaient pas autorisés à sortir dans la rue. De cette manière, les dernières relations avec les familles et les amis aryens étaient rendues impossibles. Et cela était justement l'intention: les Juifs devaient être isolés de leur entourage. Quand ma mère fixa l'étoile jaune sur mon manteau, je fus très malheureuse et je pensai ne plus jamais pouvoir sortir dans la rue. Mais là arriva Jindra qui me consola et qui me proposa d'aller ensemble à l'extérieur. Au début, je ne voulais rien entendre, mais finalement j'acceptai et nous cachâmes même un petit coussin sous notre manteau, afin que l'étoile sur le côté gauche de notre poitrine soit encore plus distinctement visible. Les premiers pas dans la rue manquèrent, certes, d'assurance, mais Jindra était si fier d'être Juif que, finalement, je n'eus moi-même plus eu honte de cette étoile sur mon manteau.

LES ADIEUX ET LES CONVOIS

C'est en ce temps-là que nous avons entendu parler pour la première fois de «convois». Au début, personne ne savait à quoi servaient ces convois. Mais ce mot n'allait pas tarder à devenir le plus craint par les Juifs, et ce pour les années à venir. Le convoi ne signifiait pas seulement l'abandon de son foyer, mais surtout un trajet pour un futur incertain. Les incertitudes – qui allait être choisi pour le convoi et quand – étaient terribles. Tous les jours, on devait compter avec cela. Les ordres pour les convois étaient distribués par des fonctionnaires des communautés juives. Mais tout cela était évidemment adroitement organisé et mené du côté des Allemands. Le Bureau central pour l'émigration juive de Prague, une entreprise allemande, ne donnait à l'administration communale juive que l'ordre – un certain nombre de convois, avec jusqu'à 1000 personnes par convois, à rassembler en quelques jours – et le choix des victimes était laissé aux Juifs.

Ma grand-mère, Marie Weilová, née en 1877, fut la première de notre famille à devoir quitter Prague. Les adieux, le 31 octobre 1941, furent très tristes. Personne ne pouvait s'imaginer qu'il ne devait jamais y avoir de retrouvailles. C'est seulement après la guerre, que j'appris, grâce à des recherches dans des livres commémoratifs, qu'elle a été directement déportée à Łódz en Pologne et assassinée peu après.

Désormais, le sujet de discussion de tous les Juifs était de savoir qui avait déjà reçu les numéros de convois et quand allaient être établis les convois suivants. Je devais moi-même constater que mes anciens camarades d'école étaient transportés les uns après les autres avec leur famille. Un jour, alors que nous cherchions vainement Fredi Hirsch à la place de jeux de Hagibor, nous avons finalement appris qu'il avait dû quitter Prague. Après son départ, nos visites à la place de jeux devinrent de plus en plus rares, puis cessèrent totalement, car il n'y avait plus personne pour s'occuper de nous, les enfants. Les parents, ainsi que les autres personnes plus âgées, avaient en effet de plus gros soucis que de nous déposer à Hagibor.

Par chance, il me restait encore Jindra Klement, qui habitait le même immeuble. Malheureusement, cette chance fut de courte durée. Le 12 février 1942, la famille Klement dut abandonner son logement et fut transportée au camp de Theresienstadt. Les adieux furent déchirants pour nous deux. C'était mon dernier ami, nous avions les deux neuf ans à cette époque et nous nous sommes promis de nous écrire et de nous retrouver à Prague après la guerre. Cependant, cela devait être un adieu pour toujours. Jindra ne resta à Theresienstadt que durant une courte période, puis a été envoyé avec sa famille en Pologne où il est mort. Cela je ne l'appris qu'après la guerre, grâce aux plaques commémoratives de Theresienstadt et aux livres commémoratifs publiés sous forme de listes. Quelques jours plus tard, nous avons appris que l'oncle Viktor Kraus, Tante Olga, la sœur de ma mère et leur fils Paul avaient également dû abandonner leur appartement et qu'ils avaient été envoyés à Theresienstadt. Paul, mon cousin, avait quatre ans de moins que moi. Avant la guerre, je passai à plu-

sieurs reprises mes vacances chez eux. À côté des familles déjà mentionnées ici, nous entendions parler d'ailleurs également, de Švihov par exemple, que des connaissances et d'autres parents éloignés avaient dû abandonner leur logement et avaient été déportés à Theresienstadt ou dans un autre camp, ou encore dans un ghetto en Pologne. Dès lors, nous devions prendre en compte tous les jours le fait que ça allait bientôt être notre tour. Ma mère avait fait faire des sacs de couchage depuis longtemps et les bagages étaient déjà prêts.

Et puis arrivèrent, à la fin du mois d'avril 1942, la nouvelle et le numéro de convoi annonçant que nous devions nous en aller. Il ne nous restait que très peu d'heures, mais la pensée de quitter notre foyer était toujours plus terrible. Là, l'oncle et la tante Bick décidèrent, au dernier moment, de reprendre nos numéros de convoi. Les adieux à mon oncle et ma tante, qui s'étaient occupés de moi et qui avaient veillé sur moi comme si j'avais été leur propre fille, furent très durs et malheureusement également pour toujours.

Peu de temps après, Oncle Franz, qui habitait avec nous, reçut l'ordre de convoi pour Theresienstadt. Nous l'accompagnâmes jusqu'à la place de rassemblement et une fois encore ce furent des adieux très difficiles. Désormais, nous étions, ma mère et moi, vraiment les dernières de notre famille. Les nouvelles clairsemées que l'on pouvait se procurer à cette époque étaient tout sauf réjouissantes. La guerre semblait encore loin d'être finie et les succès du national-socialisme étaient incontestables sur tous les fronts. Et il était clair pour tous les Juifs que seulement et uniquement une défaite d'Hitler nous rendrait la liberté.

En mai 1942, l'attentat sur le «protecteur du Reich» Heydrich fut commis à Prague. Parmi bien d'autres terribles représailles, deux localités en Bohême furent rasées, tous les hommes abattus et les femmes et enfants déportés dans des camps de concentration. Et les dispositions pour les convois de Juifs furent renforcées. Un mois plus tard, j'avais tout juste dix ans, notre tour arriva – nous reçûmes l'ordre de convoi. Ma mère contrôla encore et encore les bagages. À la suite de l'attentat, le poids de

nos bagages, de ce que nous avions la permission de prendre avec nous, a été divisé de moitié. Pour les adultes 50 kg et la moitié pour les enfants. Mon plus grand souhait était de pouvoir emmener ma poupée, ainsi que la petite mallette avec les habits pour cette dernière. Je ne réalisais pas que, en raison de mes jouets, d'autres choses, dont certainement des choses plus utiles, n'allaient pas pouvoir être prises. Ma chère mère me donna cependant volontiers son accord. Comment aurait-elle pu me refuser mon désir le plus cher en cette sombre période?

LE DÉBUT DE NOTRE EMPRISONNEMENT

Puis ce fut la dernière nuit dans notre appartement. Nous avions le numéro de convoi dans les mains et le matin suivant nous devions, nous aussi, partir en voyage pour l'inconnu. Ma mère me réveilla tôt. Le dernier petit-déjeuner, puis, encore une fois, nos yeux glissaient sur tout ce que nous devions laisser sur place. Je portais ma poupée et ma mallette contenant ses habits, ainsi que deux ou trois livres d'enfant. Nous nous étions organisé une petite charrette à bras, sur laquelle nous avions chargé les bagages que nous avions la permission de prendre. Ainsi nous quittâmes notre foyer. Il faisait encore sombre, nous prîmes le chemin très tôt et ne rencontrâmes que peu de gens sur la route. Les Allemands évitaient intentionnellement les rassemblements pour les convois pendant la journée, afin que le reste de la population en voie le moins possible. Les quelques personnes que nous avons rencontrées dans les premières heures du matin avec la charrette à bras nous regardaient la plupart du temps d'un œil triste. Peut-être que tous ne savaient pas ce qui nous attendait. Il y avait aussi des personnes, peut-être pas beaucoup, chez qui on pouvait lire de la joie dans les yeux quant à notre malheur, du moins c'est ainsi que nous le ressentions. Il s'agissait de ceux qui espéraient recevoir un plus beau logement ou une meilleure place de travail suite à notre départ.

Le lieu de rassemblement se trouvait sur le terrain de la Foire d'exposition de Prague, non loin de notre appartement. L'ancien Pavillon de radio

n'était plus employé depuis la guerre, mais utilisé comme lieu de transbordement par les Allemands. Devant l'entrée de la Foire se tenaient de grandes queues de personnes et des soldats SS formaient une haie, afin d'amener de l'ordre dans la cohue. Alors que nous étions en rang, nous reçûmes un numéro d'identification sur un bout de carton à accrocher autour du coup avec de la corde.

Je me souviens, j'avais le numéro 816 et en dessous était encore mentionné le numéro de convoi AAv. Après encore toute une série de formalités, on nous montra la place qui était marquée de notre numéro. C'était une petite place avec de vieilles paillasses posées à même le sol.

Après cet accueil, tout nous était cependant déjà égal et nous étions contentes de pouvoir finalement nous reposer un peu. Mais le calme ne dura pas. Les pleurs des enfants et les gémissements des personnes âgées et des malades ne nous laissaient aucun repos.

Il devait bien être autour de midi, lorsque nous avons dû nous mettre en rang selon nos numéros, afin de recevoir des tickets-repas pour le repas de midi. Le tumulte lors de la distribution de la nourriture m'était incompréhensible. Mais je compris, plus tard, que chacun voulait avoir sa portion aussi vite que possible, si possible chaude. Il arrivait aussi que la nourriture ne suffise pas pour tout le monde et celui qui venait trop tard était laissé pour compte. Je me suis beaucoup réjouie en voyant que nous allions avoir de la soupe à la tomate pour le repas de midi.

C'était mon plat préféré depuis toujours. Je me suis posée dans la cour avec mon bol – il n'y avait pas de possibilité de s'asseoir – et me suis précipité avec appétit sur mon repas. Quelle déception je ressentis lorsque je remarquai que le repas n'avait rien de comparable avec celui que ma mère cuisinait. Une déception après l'autre. Aucun enfant de mon cercle de connaissances, un repas qui ne me plaisait pas et toujours cette indescriptible pagaille de tant de personnes.

LA PREMIÈRE NUIT

Nous attendions avec angoisse la première nuit sur la place de transbordement. Après un maigre repas du soir, des SS arrivèrent et firent un tour dans le pavillon. Tous, même les personnes âgées et les malades, durent se lever et se laisser compter. Avant le coucher, je vis, pour la première fois de ma vie, de «vraies» latrines. Mon estomac en fut tout retourné. Malgré l'excitation de la première journée de notre détention, je ne mis pas longtemps avant de m'endormir aux côtés de ma mère et de ma poupée. Nos pensées étaient dirigées vers nos lits propres que nous avions à la maison et que nous avions dû laisser derrière nous.

Il n'était probablement même pas six heures du matin lorsque nous avons dû nous lever. C'était sans doute pour le mieux, car, avec ce bruit, on ne pouvait de toute manière pas dormir plus longtemps. Nous allâmes nous laver. C'étaient des salles d'eau primitives, où nous devions à nouveau faire la queue jusqu'à ce que ce soit notre tour. Le petit-déjeuner se composait de quelque chose ressemblant à du café, un substitut de café évidemment. Nous avions encore quelque chose cuit au four de la maison et avons pu ainsi améliorer quelque peu notre repas. Le deuxième jour de notre détention dans le pavillon de la foire ne devait pas être aussi monotone que le jour précédent. De temps en temps, se faisait entendre le «Achtung-Ruf» qui annonçait toujours une visite ou une ronde de SS. Gare à celui qui se levait trop lentement. Peu importe s'il s'agissait de vieilles personnes ou de malades, les gifles et coups de pied n'étaient pas rares.

Ainsi se déroulèrent les trois premiers jours de notre détention. À l'époque, du haut de mes dix ans, je n'aurais pu m'imaginer quelque chose de pire, mais je me trompais, car ce n'était rien en comparaison de ce qui devait encore venir. Le quatrième jour, nous avons dû nous préparer au départ et après avoir été comptés pour la énième fois, nous partîmes en rangées de cinq, chargés de nos bagages, en direction de la gare Prag-Bubeneč. Ce trajet se déroula également dans la pénombre.

L'entier du quartier de la gare était fermé par des SS et des policiers, afin qu'aucun Juif ne puisse s'évader du convoi. Nous avions tous notre numéro accroché autour du cou. Dans la gare, des wagons de train étaient déjà préparés et dans chaque wagon cinquante personnes devaient prendre place. Le braillement des escortes augmentait continuellement. Nous entendions perpétuellement leurs ordres, tels qu'«allez!» et «vite, porcs de Juifs!». Les petits enfants pleuraient, les personnes âgées et les malades se lamentaient, car ils ne pouvaient pas marcher aussi vite. Beaucoup de familles furent séparées dans la cohue et le désordre et logées dans des wagons différents. Les supplications n'aidaient pas, les soldats SS n'éprouvaient aucune compréhension pour les familles désirant rester réunies. Et quand les lamentations et les supplications des personnes concernées ne cessaient pas, il y avait à nouveau des gifles et des coups jusqu'à ce que tout fût silencieux.

LES ADIEUX À PRAGUE

Finalement, le convoi entier sembla être rangé dans les wagons et le train se mit en mouvement. Chaque wagon n'avait qu'une petite lucarne et le souhait de tous les passagers était de saisir, une fois encore, une vue de la ville de Prague. Soudainement quelqu'un pleura et, comme si cela fut un signal, tous se mirent à pleurer. Les adieux à Prague furent tristes. Pour la plupart d'entre nous, pour toujours. Le sombre wagon était pratiquement sans aération, ni une quelconque installation sanitaire et était occupé par cinquante hommes, femmes et enfants, sans oublier les bagages. C'était le plein été, mais heureusement le voyage eut lieu tôt dans la matinée, lorsqu'il ne faisait pas encore trop chaud. Quelques personnes âgées et des malades se sentirent cependant rapidement mal. Leurs plaintes et les pleurs des enfants devenaient de plus en plus forts. En guise de réconfort, la destination de notre voyage, Theresienstadt, n'était pas trop éloignée de Prague – environ 60 kilomètres – et nous y sommes arrivés vers midi. Personne n'avait connaissance, à cette époque, de la conférence de

Wannsee à Berlin en janvier 1942, lors de laquelle les nazis jugèrent de façon détaillée du destin des Juifs de toute l'Europe et qu'il fut décidé que Theresienstadt allait être un «ghetto pour les vieux Juifs», mais qu'il devait servir en même temps de «ghetto-modèle», à des fins de propagande.

En vérité, c'était un camp de rassemblement et un camp de transit pour les convois vers les régions à l'Est, pour Auschwitz et d'autres camps d'extermination.

ARRIVÉE À BOHUŠOVICE ET À THERESIENSTADT

Nous arrivâmes à destination. Le train s'arrêta à Bohušovice, non loin de Theresienstadt. Les wagons furent ouverts, des ordres retentirent: «Tous dehors!» et «Vite, vite!». Une nouvelle fois, nous avons dû nous placer en rangées de cinq. Les personnes âgées, ainsi que les plus gros bagages furent emmenés en camion. Tout autour de nous, il y avait beaucoup de policiers allemands et de soldats SS, et aussi des personnes du service de secours juif. Cela dura assez longtemps, mais finalement la colonne se mit en marche et nous sommes partis sur le chemin du ghetto et camp de concentration de Theresienstadt. Je restais en permanence à proximité de ma mère. De l'une de mes mains, je portais ma petite mallette et de l'autre, ma belle poupée.

Theresienstadt, une petite ville au nord de la Bohême, fut bâtie au 18^e siècle en tant que ville fortifiée par l'empereur d'Autriche François Joseph. Avant la Seconde Guerre mondiale, la ville servait de garnison. La localité se composait d'environ 200 maisons et de quatorze grandes casernes. Toutes les casernes reçurent de nouveaux noms par les Allemands, par exemple, Hambourg, Hanovre, Dresde, Magdebourg, etc. Les habitants «initiaux» durent quitter les lieux et l'implantation de Juifs commença à partir de 1941. Ainsi se constitua, le temps aidant, le plus gros camp de concentration sur le territoire du protectorat de Bohême-Moravie.

Notre premier arrêt fut la cour d'une grande caserne. Là, nous avons dû attendre jusqu'à ce que les personnes âgées, les malades, ainsi que nos

bagages arrivent sur place. Fatigués par le voyage, mais encore plus par l'agitation et les incertitudes qui nous attendaient, nous nous sommes assis et couchés dans la cour. Tous se demandaient ce qui allait désormais encore se passer. Après une longue attente, les bagages arrivèrent enfin et un grand désordre se constitua à nouveau. Les gens avaient peur que leurs bagages soient perdus ou confondus.

MA POUPÉE PRÉFÉRÉE

Après que tout se soit relativement calmé, nous avons dû à nouveau nous rassembler selon nos numéros et défiler par le «sas». Nous avons été tous rigoureusement fouillés par des soldats SS et des policiers, les bagages aussi, afin que rien de non autorisé ne puisse passer clandestinement dans le camp. Les derniers objets de valeur, mais aussi de simples couteaux de poche, des montres ou des médicaments ont été saisis. Puis ce fut mon tour. Mes bagages ne se composaient que de ma poupée et de ma petite mallette qui fut également fouillée. Je n'avais rien à craindre et je voulais déjà aller plus loin, mais là un soldat SS me retint par le bras et exigea ma poupée. Je ne voulus pas l'abandonner, ce qui fit grossir les soupçons du soldat et d'un coup il cassa ma poupée et vérifia si rien n'y avait été caché dedans. Je fus sans voix devant tant de méchanceté. Je voulais crier, pleurer, mais aucun son ne sortait. Là-dessus le type rigola, comme s'il s'agissait d'une bonne plaisanterie. Ma rage était infinie. Ma mère qui venait derrière moi me poussa cependant rapidement plus loin et nous avons pris, en toute hâte, les bouts de ma belle poupée sur le sol. Je fus terriblement malheureuse qu'on m'ait cassé ma jolie poupée.

NOTRE NOUVEAU LOGEMENT

Après le contrôle dans le «sas», un logement dans la caserne nous a été attribué. Ma mère et moi avons trouvé un peu de place sous les combles d'une caserne. Rapidement, nous avons déballé les affaires les plus néces-

saires, puis je rampai dans notre sac de couchage. Je renonçai au repas, car la douleur éprouvée par la perte de ma poupée m'avait ôté la faim. Ainsi, nous avons passé la première journée et première nuit dans le ghetto de Theresienstadt.

Le jour suivant, je me réveillai tôt. Cela a pris un moment jusqu'à ce que je prenne véritablement conscience d'où nous nous trouvions. Des jours dans le pavillon de foire à Prague et à présent sur le sol de la caserne. Comme je fus surprise lorsque je retrouvai ma chère poupée à côté de moi. Ma mère l'avait à peu près réparée le soir, après que je me sois endormie. Dieu sait où et comment elle avait dégoté la colle. Même si la poupée n'était plus aussi belle, je ressentis une telle joie que j'en pleurai et ne pus pas me calmer pendant longtemps. Mes pensées se focalisaient sur les événements de la veille, lorsque le soldat SS démembra ma poupée et en riait juste après. Son rire résonnait toujours dans mes oreilles. J'étreignis longuement ma poupée, je ne me sentais plus si seule et abandonnée; j'avais, après tout, ma poupée, la petite mallette avec ses habits et ma chère mère.

Nous avons dû à nouveau faire connaissance avec la salle d'eau. Comme partout, elle était ici aussi primitive, on devait faire la queue et attendre son tour. Les équipements étaient insuffisants pour tant de monde. Cependant nous étions déjà habituées. Les repas – qui se composaient d'un substitut de café le matin et d'un bol de soupe, accompagné d'un bout de pain, aussi bien à midi que le soir – ne nous étonnaient également plus.

SEUL ONCLE FRANZ ÉTAIT ENCORE À THERESIENSTADT

Déjà le deuxième jour, ma mère partit à la recherche de membres de notre parenté et autres connaissances, qui avaient déjà été transportées à Theresienstadt lors de précédents convois. Le résultat ne fut pas particulièrement réjouissant. Ma chère grand-maman et aussi Oncle et Tante Bick

avaient déjà été déportés plus loin en direction de la Pologne, comme nous l'avons appris plus tard. Seul oncle Franz se trouvait encore à Theresienstadt. J'étais très heureuse de le savoir au moins dans les parages, bien qu'il ne fut pas logé dans une quelconque caserne comme nous, mais à l'hôpital. Mon oncle était malade depuis de nombreuses années déjà, des suites de la grippe espagnole.

Les premiers jours passèrent très vite. Je fis aussi la connaissance de quelques jeunes filles de mon âge. Chacune de nous avait apporté au moins un livre ou plusieurs dans le camp, que nous nous prêtions mutuellement et c'est pourquoi aucun réel ennui ne s'installa.

FOYER POUR ENFANTS BLOC L 410

Peu après, on nous annonça que les enfants allaient aller dans un foyer pour enfants. Là-bas, cela devait, certes, être un peu mieux que dans les casernes pour adultes, cependant la séparation d'avec ma mère que cela impliquait m'inquiétait terriblement. Nous avons été affectés au Bloc L 410. Entre enfants, c'était quand même un peu plus amusant que chez les gens plus âgés, qui parlaient en permanence ou de ce qui avait été ou bien de la misère qui nous entourait. C'était toujours difficile, lorsque les adultes parlaient de l'avenir incertain et de ce qui nous attendait. Comment pouvions-nous, enfants, comprendre ce qui tourmentait les adultes? Chaque jour, on entendait parler de convois, pires que ceux allant de Prague au ghetto de Theresienstadt, ce dont nous allions vite nous rendre compte. Une évacuation d'ici signifiait un trajet quelque part pour l'Est. Bien des choses étaient dites là-dessus, cependant personne ne savait quelque chose de précis et de cette façon, il naissait toujours de nouvelles et plus graves conjectures.

Entre enfants nous nous comprenions bien. La plus grande joie que nous avons eue, avant tout pour ceux venant de Prague, fut de retrouver notre Fredi Hirsch ici dans notre ghetto. Naturellement, il s'efforçait à nouveau de s'occuper de nous comme auparavant au Hagibor de Prague.

À heures fixes, nous avions la permission de jouer à la «Basta», c'est à dire vers le fossé de la forteresse en périphérie de la ville. Comme c'était amusant de pouvoir nous défouler là-bas tout seuls entre nous. Nous en avions absolument besoin à ce moment, bien plus qu'au cours des années précédentes. Je ne peux pas même maintenant, après des décennies, oublier avec quel dévouement Fredi Hirsch s'occupa de nous. Il organisait constamment quelque chose de nouveau et nous surprenait continuellement. Il faisait même de la musique, chantait et organisait tous les jeux de balle possibles. Fredi Hirsch parvint à rendre la vie dans le ghetto aussi belle et agréable que possible.

Avec le temps, même une petite troupe de théâtre fut fondée et non seulement les adultes, qui jouèrent «La fiancée vendue», mais aussi les enfants firent leurs représentations, par exemple «Brundibár». Les habits et costumes correspondants étaient fabriqués par les parents. Tout était très modeste et simple, mais fait avec beaucoup d'amour. Chaque représentation connut un gros succès.



Une affiche d'une représentation de théâtre.

ÉPIDÉMIE DE TYPHUS

Nous étions dans le ghetto depuis une demi-année déjà, lorsque se propagea une épidémie de typhus. Je fus l'une des premières à être malade. Cela commença par une forte fièvre et de la diarrhée. J'arrivai à l'hôpital juste à temps. Ma mère s'annonça immédiatement à l'hôpital en tant qu'infirmière et fut acceptée. De cette façon, elle restait à proximité. Cela semblait assez mal parti pour moi et il n'y avait, pour ainsi dire, pas de médicaments. Puis je dus faire une transfusion sanguine et reçus la quantité nécessaire de sang grâce à ma mère, malgré tout ce qu'elle avait déjà traversé et alors qu'elle n'avait plus de force. Ma maladie dura presque trois quarts d'année et je restai longtemps en danger de mort. Je louai évidemment ma chère mère pour avoir finalement retrouvé la santé. Je remercie également profondément mon oncle Karel Stern, qui était docteur. Il envoya des paquets contenant des médicaments cachés dans des pains avant leur cuisson. Qu'ils n'aient pas été retrouvés lors du contrôle d'entrée montre à quel point il avait bien travaillé.

ONCLE FRANZ DÉCÈDE

Peu avant mon retour de l'hôpital, nous avons été frappées par un coup dur. Oncle Franz, qui était resté en permanence à l'hôpital, décéda. Désormais, nous n'avions plus aucun proche dans le ghetto. Nous avons porté le deuil du pauvre Oncle Franz pendant longtemps, lui qui m'aimait beaucoup dans la mesure où il était lui-même sans enfant.

Je passai les deux dernières semaines à l'hôpital en grande partie à la fenêtre, de laquelle j'avais une vue sur la rue principale du ghetto. Non loin de là se trouvait une clôture en bois rigoureusement surveillée par des sentinelles allemandes. À heures fixes, la grosse porte s'ouvrait et des gens venant d'autres parties du ghetto pouvaient rencontrer leurs proches et parler avec eux. Et à chaque fois, les mêmes tristes scènes se déroulaient.

SANS FREDI HIRSCH

Enfin, je sortis de l'hôpital et revins à l'orphelinat. J'étais parmi les chanceux, qui survécurent à l'épidémie de typhus. Durant mon absence, certaines choses avaient changé dans le foyer pour enfants. De nombreux enfants avaient, entre-temps, été envoyés en Pologne. De nouveaux convois rapportaient de nouveaux enfants.

Durant mon séjour à l'hôpital, nous avons eu notre meilleur ami, le bon Fredi Hirsch. Il avait quitté Theresienstadt dans un convoi en direction de la Pologne. Il était irremplaçable, il n'y en avait pas un deuxième qui se dévouait de telle manière aux enfants. Tout était plus triste, les jeux sans Fredi Hirsch n'étaient plus aussi intéressants. Par ailleurs, l'orphelinat devait accueillir toujours plus d'enfants et la place venait à manquer.

Parmi les nouveaux arrivants se trouvaient quand même parfois quelques personnes que je connaissais de Hagibor à Prague. Les plus âgés et les plus vigoureux garçons se cherchaient différentes occupations. Jiri Herz, par exemple, conduisait du pain depuis la boulangerie jusqu'aux diverses cuisines du ghetto. Le chariot, qui servait à transporter le pain, avait servi auparavant au transport des morts et appartenait au service du cimetière avant la guerre. À présent, cela n'importait plus. Le plus important était qu'il y avait du pain, même s'il y en avait malheureusement que très peu. Un autre ami, Zdenek Bergmann, gagnait un petit quelque chose à l'atelier du cordonnier et apprenait ainsi ce métier. Chacun essayait, d'une quelconque manière, de se procurer une occupation et un revenu, pour ainsi améliorer quelque peu sa condition de vie. Par ailleurs, on disait que ceux qui accomplissaient un quelconque travail étaient épargnés d'une prochaine déportation vers l'Est...

Cela faisait alors déjà une année que nous étions à Theresienstadt. Les quelques nouvelles qui nous parvenaient du monde extérieur étaient non seulement maigres, mais aussi franchement peu réjouissantes. Quand de nouveaux convois arrivaient, on entendait de quoi cela avait l'air en de-

hors, à l'extérieur du ghetto, et avant tout, où en était la guerre. La situation de guerre ne semblait plus si bonne pour les Allemands. La moindre nouvelle allant dans ce sens nous donnait la plus grande joie. En même temps, bien des propos étaient exagérés et si l'on avait cru chacun de ceux-ci, les Allemands auraient dû perdre la guerre depuis longtemps déjà.

Les convois allaient et venaient régulièrement. Combien de temps encore allions-nous pouvoir rester à Theresienstadt? Certes, ici tout était terriblement surchargé, mais où allaient donc ces convois? Ces pensées nous préoccupaient tous. Avant la guerre, environ 7000 personnes habitaient la ville et à présent il y en avait plus de 60 000. Les conditions de vie devenaient plus difficiles de jour en jour, mais l'incertitude d'un convoi pour la Pologne était bien pire. Il n'y avait vraiment personne qui avait été «là-bas en Pologne» et qui aurait pu rapporter des précisions.

Et soudainement, un convoi d'enfants arriva de Pologne. Ils ne vinrent pas directement dans le ghetto. Des accompagnateurs et du personnel soignant ont été cherchés spécialement pour ces enfants. Tout était très mystérieux. Personne n'a vu les enfants. Cela ne dura pas bien longtemps, avant que nous entendions parler de scènes graves, qui s'étaient déroulées lors de leur renvoi, alors qu'ils étaient emmenés aux salles de bain pour être épouillés. Les enfants ne voulaient en aucun cas aller sous les douches et criaient sans cesse l'unique mot «gaz». La terrible révélation, selon laquelle les Juifs étaient tués avec du gaz en Pologne, se répandit alors comme une trainée de poudre. Les enfants devaient le savoir, car, après tout, ils venaient de là-bas et redoutaient l'épouillage et les salles de bain. Désormais, nous savions tous ce qui nous attendait en Pologne. Il y en avait cependant beaucoup qui refusaient toujours d'y croire.

Apparemment, afin qu'aucune autre nouvelle sur la situation dans les camps de concentration en Pologne ne soit divulguée, les enfants furent reconduits à nouveau en Pologne quelques jours plus tard.

Les accompagnateurs et le personnel soignant suivirent les enfants et personne parmi eux ne revint à Theresienstadt. Ils furent probablement tous tués au gaz comme les autres. Pourquoi les Allemands ont-ils conduit

des enfants, qui étaient probablement originaires de Grèce, jusqu'à Theresienstadt, cela n'a jamais été expliqué.

VISITE DE LA CROIX-ROUGE INTERNATIONALE

La date du 11 novembre 1943 reste pleinement en mémoire de tous ceux qui étaient à ce moment dans le ghetto de Theresienstadt. Ce jour-là, les habitants du ghetto ont reçu l'instruction de se rassembler sur un pré à l'extérieur de la ville. Nous avons dû nous regrouper par cent et avons été comptés sans cesse. Ce grand appel dura toute la journée. Personne ne savait ce que les Allemands envisageaient véritablement. C'était une froide journée d'automne et nous ne n'avions rien à manger de toute la journée. Beaucoup de personnes, principalement les personnes âgées ou malades, s'évanouissaient et se couchaient sur le sol. En fin de journée, nous sommes enfin rentrés, à pied, au ghetto. L'effroi et la peur que les Allemands nous avaient inspirés par cette journée entière d'appel ont persistés longtemps. Ma mère était de service toute la journée dans l'hôpital et ce fut une telle joie quand nous avons pu nous revoir.

Nos craintes furent confirmées, lorsqu'après cet appel, plusieurs plus gros convois furent rassemblés. Les Allemands attendaient une commission de la Croix-Rouge internationale, dont la tâche était d'effectuer une inspection du ghetto. On ne voulait pas montrer aux inspecteurs un ghetto surpeuplé, donc on créa plus d'espace libre grâce à ces convois et en même temps on fit disparaître les vieux et les malades. Plusieurs actions d'embellissement furent entreprises. Des bancs furent même installés dans les rues. Sur les axes principaux, les façades des maisons furent réparées et harmonisées. Tout n'était que tromperie, afin que la commission se trouve face à une ville belle et propre. Un restaurant dansant fut ouvert, des concerts en plein air furent organisés. La «visite de haut rang» vint et repartit. Aussitôt que la commission eut quitté le ghetto, tout fut à nouveau interdit et tout fut comme avant. C'était l'une des escroqueries propagandistes habituelles des Allemands. Même un film fut tourné, qui

avait pour mission de montrer à quel point les Juifs du ghetto de Theresienstadt allaient bien.

NOUS QUITTONS THERESIENSTADT

Un jour ma mère arriva très agitée au foyer des enfants. Nous avons reçu notre ordre de convoi et devons quitter le ghetto le 15 décembre 1943. Cette fois-là, nous avons reçu un nouveau numéro, à savoir D. R. 2334. J'avais fait ici la connaissance de beaucoup d'enfants, avec lesquels je m'entendais bien. Mais les adieux étaient inévitables. Ma mère fit à nouveau nos valises. Cela ne faisait déjà plus les 50 kilos avec lesquels nous avons quitté Prague 18 mois plus tôt. Mais je voulais absolument reprendre aussi cette fois ma poupée réparée, ainsi que la petite mallette avec les habits de poupée. Je ne voulais en aucun cas me séparer de ces jeux.

Avec les derniers sous, ce n'était de toute manière que de l'argent propre au ghetto qui n'était valable qu'à Theresienstadt, ma mère acheta au marché au noir du sucre, du pain et des cigarettes. On disait à cette époque que, contre des cigarettes, on pouvait obtenir quelque chose partout et le sucre était avant tout prévu pour le trajet. En fin de compte, personne ne savait pendant combien de temps nous allions être sur la route et nous étions tous conscients que le ravitaillement allait finir par manquer.

EN ROUTE VERS AUSCHWITZ, LE PLUS GRAND CAMP D'EXTERMINATION

Le jour de notre départ tôt le matin, nous avons dû prendre la route en direction de la gare de Bohušovice. Chacun avait à nouveau le numéro de convoi suspendu à son cou. Nous sommes restés une demi-journée à la gare et avons été comptés encore et encore. Enfin tout fut prêt et nous avons été chargés dans les wagons. Dans un coin étaient posés deux seaux pour les besoins et le wagon entier n'avait à nouveau qu'une petite lucarne,

au travers de laquelle un peu de lumière et d'air frais s'engouffraient dans le wagon. Dans notre wagon se trouvaient des personnes de tous les âges, des hommes, des femmes. Toujours plus de personnes étaient enfoncées dans le wagon, si bien qu'on ne pouvait, ni s'asseoir, ni se tenir correctement debout. Par chance j'étais de nouveau avec ma mère. La crainte d'être séparée de ma mère me faisait très peur. Pouvoir se blottir contre quelqu'un, se tenir les mains, cela signifiait plus que tout en ces temps difficiles.

Le bruit baissa finalement et après que tous les wagons eurent été fermés, le train se mit en route. Cela ne dura pas longtemps avant que l'air dans le wagon devienne insupportable. De nombreuses personnes avaient mal au cœur. Ma mère me donnait sans cesse un peu de sucre. Juste à côté de nous se trouvait une vieille femme qui se plaignait en permanence de douleurs. Mais personne ne pouvait l'aider, chacun devait déjà s'occuper de soi-même. Nous n'avons rien reçu à manger, ni à boire, durant l'entier du trajet. Personne ne se souvenait de la durée exacte du trajet. Personne n'était capable d'indiquer, même approximativement, le nombre d'heures et de jours du voyage. Le trajet ne prenait pas fin, le train s'arrêtait souvent quelque part pendant des heures et personne ne savait où nous nous trouvions. Nous avons perdu nos derniers espoirs durant ce long trajet. Cela devait bien être le deuxième jour, lorsque la vieille dame à notre proximité immédiate se tut. Elle était morte. Mais le train poursuivait sa route sans que personne ne s'occupât de la morte, le corps resta à nos côtés. Nous, les enfants, étions habitués à voir des défunts, avant tout ceux, parmi nous, qui avaient séjourné à l'hôpital à cause du typhus. Tous somnolaient, nous étions tous épuisés à l'extrême par la faim et le froid.

Puis le train s'est enfin arrêté et les portes des wagons ont été ouvertes. Toute la zone de la gare était éclairée par des projecteurs et un bruit terrible régnait autour de nous. C'était la nuit, la lumière nous aveuglait. Partout nous voyions des soldats SS armés et avec des chiens. De l'autre côté, nous avons aperçu des individus en uniforme de prisonnier, qui devaient être là pour aider à décharger les personnes âgées et malades.

«Tous dehors et vite!» tels étaient les ordres incessants des soldats SS et ceux qui ne s'extirpaient pas assez rapidement des wagons étaient tirés à l'extérieur et souvent renversés et piétinés par ceux qui leur passaient par-dessus. Les chiens aboyaient et quelques coups de feu se firent entendre. Un désordre indescriptible. Sur la rampe de la gare, nous avons dû nous aligner par cinq. Dans ce tumulte, je perdis soudainement ma mère, mais elle me retrouva rapidement. Puis, nous avons remarqué que j'avais oublié le sac de pain dans le train. J'essayai rapidement de remonter dans le wagon, mais là un soldat SS m'attrapa et me gifla. Le sac de pain était perdu, on ne pouvait plus rien faire, on ne voulait pas risquer encore plus.

PREMIÈRE SÉLECTION

Parmi les détenus qui devaient aider les personnes âgées et malades à sortir des wagons, se trouvaient aussi quelques Tchèques qui nous chuchotèrent en passant devant nous «Ne vous annoncez pas comme étant malade, sinon vous irez dans la chambre à gaz». Il n'y avait pas le temps pour d'autres questions. Chacun essayait de ne pas avoir à se séparer de ses proches. Les enfants s'accrochaient aux jupes de leur mère. Morts de fatigue et affamés, nous nous sommes rangés et avons été triés. Nous avons vu que les personnes âgées et les malades ont été envoyés du côté gauche et ceux qui semblaient à peu près sains du côté droit. Il s'agissait maintenant de refouler la fatigue et de paraître en bonne santé et fort.

Enfin ce fut notre tour et après un bref examen par plusieurs SS, ma mère et moi avons été envoyées du côté droit. Ce fut un grand soulagement pour nous, mais nous avons vu des scènes terribles: les gens mendiaient pour leur vie, mais seuls des rires et des coups de pied leur étaient donnés par les Allemands. Peu après, nous avons été chargés sur des camions et amenés dans le camp à proprement parler.

Le trajet jusqu'au camp passait le long de clôtures en barbelé et de miradors occupés par des projecteurs, des soldats et des mitrailleuses. Nous

tenions tous à peine sur nos jambes. Au-dessus de nous, un ciel clair et étoilé et autour de nous, une misère indescriptible. Dans notre camion, il ne se trouvait presque que des femmes et quelques enfants. J'étais peut-être la plus jeune parmi eux.

Le véhicule s'arrêta au «Familienlager». Rapidement, nous avons dû sauter à terre et nous déplacer au trot jusqu'à notre logement. C'étaient de



Portail d'entrée du camp de concentration d'Auschwitz avec l'inscription «Arbeit macht frei».

basses baraques en bois, au centre se trouvait une cheminée avec un long tuyau et de chaque côté se trouvaient des dortoirs. C'étaient des lits à trois étages, comme auparavant à Theresienstadt. On nous assigna, à ma mère, moi-même et trois autres femmes, le troisième étage. En même temps nous avons reçu une couverture. Les couvertures étaient sales et pleines de poux, mais nous étions épuisées et tout nous était égal. Après ce long voyage, chacune était contente de pouvoir enfin relativement se reposer et dormir.

Ce ne fut pas un sommeil réparateur. Très tôt, c'était encore la pénombre, nous avons dû vite nous habiller et nous poster devant le baraquement. On a été comptés, puis nous sommes allés au pas de course jusqu'aux salles d'eau, qu'on appelait le sauna. Tout devait aller vite, ce-

lui qui n'avait pas fini à temps ou qui ne pouvait pas courir assez vite tâ-tait de la matraque. Sous le bras, j'avais encore ma jolie poupée. Je ne voulais pas m'en séparer. On ne pouvait jamais savoir si nous allions être envoyées dans une autre baraque. Et la poupée m'accompagnait depuis longtemps.

LES DOUCHES

Les douches étaient composées de deux ou de trois pièces et dans l'une, nous avons dû nous déshabiller. Autour de nous se tenaient de jeunes soldats SS. Leur tâche était de superviser le point de rassemblement de nos vêtements qui devaient être désinfectés entre temps. Il n'y avait plus de honte, jeunes ou vieux, nous étions tous maigres et probablement laids. Les ricanements des Allemands autour de nous confirmaient seulement notre misérable allure. Avant de pouvoir rejoindre les douches, nous avons dû encore dénouer nos cheveux. Nous avons été rasés à un rythme rapide.

Ce n'est pas le pire que les Allemands nous aient fait subir, mais cela était très dégradant. Ensuite, nous sommes allés sous les douches. Parmi les gens, un doute certain et une inquiétude se faisaient sentir. Nous avions, en effet, entendu que les Allemands avaient déguisé les chambres à gaz en salles de douches. Mais toute résistance, même la plus faible, aurait été une folie. Les nombreux soldats SS lourdement armés qui nous surveillaient continuellement étouffaient chaque tentative dans l'œuf.

MA POUPÉE

Dans cette agitation, un jeune soldat SS me saisit soudainement par le bras et m'arracha ma poupée. Mes pleurs et mes supplications pour qu'il me la rende restaient vains. Ma poupée était partie et je savais que je ne la reverrais jamais plus. J'avais veillé sur elle si longtemps, elle avait vécu tant de choses avec moi. Je lui avais tant confié ces dernières années et à présent tout était terminé.

Sous les douches, ça allait vite, ce n'était pas un bon lavage. L'eau était plutôt froide et il n'y avait pas de savon. Dans la pièce d'après, nous avons reçu de vieux habits, ainsi que des sabots en bois. Nous n'avons jamais revu nos vêtements personnels. Personne ne reçut la bonne taille, soit ils étaient trop grands, soit ils étaient trop petits, et seulement exceptionnellement à la bonne taille. C'était pareil avec les sabots de bois, rarement quelqu'un obtenait une paire à la bonne taille. Cela ne dura pas longtemps, avant que l'on remarque que les vêtements étaient couverts de poux.

Ma robe était bien trop grande pour moi. Cependant, ma mère me rassura sur le fait que les longues manches me donneraient un peu plus chaud et que je devais m'en réjouir. Je pensai que je n'allais jamais pouvoir apprendre à marcher normalement avec les sabots. Nous n'avons pas reçu de chaussettes, ni de sous-vêtements chauds. Oui, autrefois ma mère me grondait constamment, quand je ne voulais pas porter de longues chaussettes au printemps.

PREMIER REPAS À AUSCHWITZ

Ensuite nous sommes retournés au pas de course à notre baraque, où nous avons reçu enfin une soupe chaude. En accompagnement, nous reçûmes tous un bout de pain. Affamés, nous nous sommes précipités sur ce premier repas. Il n'y avait pas de cuillère ou de services. Ainsi nous avons tout mangé et bu, tant bien que mal, en utilisant aussi nos mains. On amenait le repas ici, dans un gros bidon, et chacun recevait sa portion dans un vieux plat creux cabossé. Ma mère m'exhortait en permanence de tout manger afin de rester en vie, même lorsque cela avait l'air aussi peu appétissant. Car seul restait en vie celui qui était relativement fort ou du moins qui donnait l'impression d'être fort et vigoureux. Après un nouvel appel – nous avons déjà été comptés trois fois en ce jour –, la pose des tatouages commença. Tous les détenus recevaient un numéro tatoué sur l'avant-bras gauche.

Je reçus le numéro 71 978 et ma mère, qui se tenait derrière moi dans la file, le numéro 71 979. Nous n'étions plus des humains avec des noms, depuis longtemps déjà. Le tatouage alla très vite et nous avons aussi surmonté l'inscription dans la longue liste de numéros. Personne ne marchait à Auschwitz sans numéro, sauf ceux qui étaient envoyés directement dans la chambre à gaz en arrivant depuis la gare lors de la première sélection.

J'avais honte de devoir courir partout avec ce numéro. Ma mère me consola et me promit que, après la guerre quand nous serions à nouveau libres et de retour à la maison, je recevrais un beau bracelet qui cacherait le numéro, avant de retourner à mon cours de danse. La remarque sur l'école de danse me calma quelque peu. Cela signifiait, en effet, qu'il allait y avoir un avenir après tout cela.

Notre première journée à Auschwitz touchait à sa fin. Le repas du soir consista en une tranche de pain avec un peu de confiture. Je trouvai cela bien meilleur que la soupe du midi, mais on ne peut pas dire que l'on pouvait être rassasié avec cela. Nous avons beaucoup regretté que le sac de pain soit resté dans le wagon. Mais nous nous consolions en pensant qu'on nous aurait, à coup sûr, confisqué le sac de pain dans les douches, comme avec ma poupée.

Puis on alla rapidement aux latrines. Elles étaient bien plus affreuses que celles de Theresienstadt. D'un côté, il y avait les hommes, et, directement en face, les femmes. La séparation ne se composait que de vieux sacs à patates. Nous étions assises l'une à côté de l'autre. Nous savions qu'il n'y avait qu'une seule manière de rester en vie, nous devons nous accommoder de tout et tenir le coup, encore et encore.

Les appels quotidiens n'étaient pas seulement fatigants et débilitants, mais aussi risqués pour certains d'entre nous. Lors des appels apparaissait, de temps en temps, le Docteur Mengele. À cette époque nous ne le savions pas, mais plus tard nous avons appris qu'il choisissait, lors de ces appels, des détenus pour ses tests sur les humains, il était particulièrement intéressé par les jumeaux. La plupart de ces tests se terminaient par la

mort de ces pauvres gens ou bien ils étaient libérés puis estropiés et liquidés à la première occasion, habituellement dans les chambres à gaz. Nous étions terriblement désolées pour ces jeunes gens. Ils ont été utilisés sans scrupule en tant que cobaye et sont presque tous décédés d'une mort affreuse.

SÉPARATION D'AVEC MA MÈRE

Il ne me fallut pas longtemps avant de devoir quitter ma baraque et ma mère pour aller dans un block pour enfants. C'était certes un peu mieux là-bas, mais je devais me séparer de ma mère et cela était un prix très cher à payer. Par des enfants du nouveau block, j'entendis à nouveau parler de Fredi Hirsch. Ici aussi, il avait consacré beaucoup de temps et de peine pour leur adoucir un peu leur séjour. Mais quand j'arrivai au block, Fredi Hirsch était déjà parti, décédé. On m'a raconté que Fredi Hirsch se suicida, lorsqu'il apprit que son transfert avait été décrété. Son amour pour tous les enfants, quelle que soit la nation à laquelle ils appartenaient, reste dans le souvenir des quelques-uns qui ont survécu.

Je dois avouer que c'était, certes, aussi très triste, entre les jeunes du block des enfants, mais de toute façon je manquais volontiers les discussions très longues et ennuyeuses des adultes sur la nourriture, l'ancienne maison et sur le destin des proches et des connaissances. À mon âge, je ne pouvais vraiment pas comprendre ces discussions; en outre, ces récits étaient tellement tristes. Plus tard, je compris lentement: de quels autres sujets les personnes âgées auraient-elles pu discuter?

J'étais également heureuse de ne plus devoir regarder aussi souvent de quelle manière les pauvres personnes âgées et les malades étaient roués de coups par les SS. Il suffisait, lors d'un appel, que quelqu'un ne se positionne pas de manière réglementaire pour que les coups fusent. Les personnes âgées devaient faire des flexions des genoux ou ramper dans la neige ou la boue. Impuissants, nous devions tous regarder et, de plus, encore écouter les rires sarcastiques de nos tortionnaires.

Nous avons reçu un nouveau gardien, un détenu allemand brutal. Cela faisait à peine une heure qu'il exerçait sa nouvelle activité, que déjà les premières gifles tombaient. Les appels se faisaient souvent sous son autorité et la plupart du temps ils duraient des heures. Il semblait éprouver un grand plaisir, quand il pouvait nous menacer de nous envoyer «de l'autre côté». Ce que cela signifiait était connu de tous. Cela voulait dire les chambres à gaz.

MA MÈRE TOMBA MALADE

Cela devenait de plus en plus dur pour moi de visiter ma mère. Bien que ma mère ne voulût pas l'avouer, je sentais bien qu'elle n'était plus en bonne santé. Je saisisais chaque occasion pour lui rendre visite. Le plus souvent, j'y parvenais après des appels de plusieurs heures, lorsque tout le monde se redirigeait vers les baraques et que je pouvais vite courir chez elle en profitant du désordre. Une fois, l'appel ne voulut pas se terminer, ce comptage infini dura presque l'entier de la journée. Nous avons appris qu'un détenu s'était, soi-disant, procuré un uniforme allemand et s'était enfui. Durant ce long appel, de nombreuses personnes tombèrent en syncope. Il n'y eut rien à manger de toute la journée. Le détenu a été retrouvé seulement vers le soir et ramené au camp. On le démasqua, soi-disant, à l'aide du numéro tatoué. Le jour d'après, l'homme a été pendu publiquement devant tout le monde pour un effet dissuasif. Nous, enfants, avons dû également être présents lors de l'exécution et la regarder. La maladie de ma mère semblait être pire que ce que j'avais supposé au début. Elle ne voulait pas en parler, afin que je ne me fasse pas de soucis. J'essayais d'aller la voir tous les jours. Un jour je remarquai que ma mère n'était plus couchée sur le lit du haut, mais en bas et non loin du poêle. Les autres femmes avaient changé de place avec elle, car elle ne parvenait plus à grimper en haut.

LES CHAMBRES À GAZ NE SUFFISAIENT PLUS

Une fois, j'allai discrètement voir ma mère. Cela faisait déjà deux jours que je n'avais pas eu la possibilité de la voir et ma nostalgie et mon inquiétude pour elle étaient bien plus grandes que le risque d'être arrêtée en cours de route par des soldats SS. Non loin, à l'extérieur de notre camp se trouvait un «Zigeunerlager» et là je vis, tout d'un coup, un gigantesque feu. Ma curiosité me conduisit un peu plus près et là j'aperçus une grosse pile de bois et vis les Allemands jeter des tsiganes, dont des enfants, dans le brasier. C'était un spectacle affreux. Les chambres à gaz ne suffisaient pas, donc les détenus, des tsiganes, ont été tués de cette manière. Les cris des victimes s'entendaient largement à la ronde. La puanteur de la chair brûlée était épouvantable. Le feu était tellement grand que tout était éclairé et qu'on pouvait tout observer avec précision.

Je ne sais pas pendant combien de temps j'ai suivi ce terrible spectacle. J'étais comme possédée et je courus chez ma mère. Comme il était alors déjà assez tard et qu'après ces événements j'étais morte de peur, je restai auprès de ma mère pour la nuit. Je trouvai entre elle et les autres femmes encore un minuscule espace. Les femmes m'aimaient beaucoup, apparemment elles savaient aussi très bien que ma mère était très malade et elles nous accordaient de cette manière la possibilité d'être ensemble. Je ne parlai pas du feu et de l'incinération des gitans à ma mère. Cela prit du temps jusqu'à ce que je puisse me calmer. Je voyais encore le grand brasier et les cris des misérables qui y étaient brûlés vifs. Est-ce que leur unique faute était d'être nés tsiganes, tout comme nous autres juifs? Et qu'allaient donc faire les Allemands de nous? Cela prit du temps, beaucoup de temps, jusqu'à ce que je puisse relativement digérer cette horrible nuit et que je puisse continuer à vivre avec ce que j'avais vu.

Quant à ma mère, elle allait toujours plus mal. Elle avait toujours froid. J'aurais tellement voulu pouvoir lui amener une couverture, mais nous en partagions une seule à trois enfants. Je pouvais difficilement exi-

ger que les deux autres enfants se retrouvent sans couverture. Tout au long de la journée, ma mère restait assise à côté du tuyau du poêle afin de se réchauffer un peu.

MORT DE MA MÈRE

Et je revins rendre visite à ma mère. C'était le 12 mars 1944. Elle était couchée sur le lit et ne me répondait pas. Le pot de café qu'elle avait reçu plus tôt était intouché et j'essayai en vain de le lui donner à boire. Je lui parlais sans m'arrêter, mais n'obtenais aucune réponse. La peur me saisit et je courus hors de la baraque pour chercher de l'aide. Le block était vide, presque tous les détenus étaient au travail. Dépassée par la peur, je ne savais pas ce que je devais faire. Je dis à chaque personne que je croisai que ma mère était gravement malade. Mais personne ne m'écouta.

Finalement, je trouvai un Allemand et j'essayai de lui faire comprendre, avec mon modeste allemand, que ma mère était malade, qu'elle ne respirait presque plus. Sa réponse fut «qu'elle crève». Cela me laissa sans voix et vraisemblablement je restai plantée là un peu trop longtemps, car je me pris une gifle. À ce moment-là, je ne ressentis aucune douleur, seule une haine infinie pour ces hommes.

Quand je retournai vers ma mère, elle était toujours allongée sur le lit. J'essayai à nouveau de parler avec elle. Ses mains étaient gelées. Je ne sais pas pendant combien de temps je pleurai sur ses genoux. Tout m'était alors égal, je ne voulais pas me séparer de ma mère. J'étais encore persuadée qu'elle se trouvait dans un profond sommeil et qu'elle allait se réveiller à tout moment. Tout d'un coup, quelqu'un toucha doucement mon épaule et je vis un vieux rabbin debout derrière moi. Il me caressa les cheveux et dit qu'il allait prier pour ma mère. Et soudain c'est devenu clair pour moi que ma mère était morte.

Encore le jour précédent, ma mère me répétait que je devais être prudente, que je devais absolument tout manger, même quand cela était aussi

mauvais, afin que nous puissions voir la fin de cette guerre, puis retourner à la maison, dans notre belle ville de Prague. Elle voulait m'offrir un bracelet pour l'école de danse. Et désormais tout était terminé?

IL DOIT Y AVOIR UN DIEU

Pendant que le rabbin priait, je parlais toujours à ma mère, comme si elle pouvait encore m'entendre. Après que le rabbin eut quitté le baraquement, je me retrouvai à nouveau seule avec ma mère. Ainsi les heures passèrent, jusqu'à ce que les détenues du block reviennent de leur travail. Après que les aînées du groupe aient annoncé le décès de ma mère, quelques femmes la portèrent dehors et la posèrent dans la neige à l'arrière des casernes. Elle resta là peut-être deux semaines. J'allais la voir chaque jour, j'enlevais à chaque fois la neige de son visage et lui parlais en permanence. Et chaque jour, je lui disais à nouveau au revoir. Il y avait tant de morts quotidiennement dans le camp, que le crematorium n'arrivait pas au bout de sa tâche, même si on y brûlait les cadavres jour et nuit. Ainsi, j'eus deux semaines et la possibilité de dire adieu à ma mère.

Mais un jour la place où se trouvait ma mère était vide. Je pensai d'abord que la neige fraîchement tombée l'avait recouverte et j'essayai de creuser avec mes mains pour la retrouver. Aussi longtemps que je pouvais visiter ma mère, je ne me sentais pas totalement seule. À présent, il ne me restait plus que son souvenir. À partir de cet instant, il n'y avait plus personne pour me donner du courage et de l'espoir. Mais comme le disait ma mère, «il doit y avoir un Dieu qui voit tout ce qui se passe dans ce monde et un jour ça ira mieux et tous les hommes seront heureux».

Je passai les jours suivants dans le block des enfants. Je ne voulais voir personne, ni parler à quiconque. J'étais tellement malheureuse et mes pensées se dirigeaient perpétuellement vers ma mère. Elle n'aura pas eu de tombe et pas même ses cendres ne m'ont été données. Je me souvenais des tombes de mon père et de mon oncle Franz dans le cimetière juif de Prague, sur lesquelles je me rendais si souvent avec ma mère et ma grand-

mère. Comme c'était bien, il y a encore quelques années. Avant, il y avait bien des soucis dans toutes les familles, cependant chacun était un homme libre.

Perdue dans mes pensées dans le block pour enfants, je me promis que, si je devais survivre à cette époque et revenir à Prague, j'irais contempler la tombe de mon père, aussi bien que celle de ma mère. Pour moi rien ne changeait. Les appels continuèrent d'avoir lieu régulièrement. Les coups poing et de pieds tous les jours. Notre nouveau surveillant trouvait toujours une raison pour nous punir.

De nouveaux convois en provenance de Theresienstadt étaient annoncés et le manque de place fut résolu simplement par une grande sélection. Nous avons dû tous passer à travers une haie de SS et de médecins allemands, qui avaient comme unique tâche de montrer la gauche ou la droite de la main. C'était connu de tous qu'être dirigé vers la gauche signifiait la mort dans les chambres à gaz. La volonté de vivre était plus forte. Encore une fois, il s'agissait de sembler aussi fort, vigoureux et en bonne santé que possible devant les Allemands, afin d'être considéré comme encore apte au travail.

LE DOCTEUR MENGELE A MONTRÉ VERS LA GAUCHE

Cette sélection était également menée par le redoutable Docteur Mengele. La nervosité des détenus augmentait de minute en minute. La majeure partie des détenus fut envoyée à gauche. La colonne devant moi devenait toujours de plus en plus courte, puis ce fut à mon tour. Comme ma mère me manqua à ce moment. Chacun était préoccupé par sa propre personne. Personne n'élevait la voix avec courage et espoir. J'étais certes assez grande, mais très faible et dans mes vêtements bien trop larges je ne faisais certainement pas bonne impression. Je transpirais de peur, mes jambes ne voulaient pas m'obéir. Les quelques pas à travers la haie durèrent une éternité.

Le Docteur Mengele, dont je me rapprochais, leva déjà le bras et montra la gauche. Et là, soudainement, je me rapprochai encore plus du Docteur Mengele et avec mes maigres connaissances d'allemand, j'essayai de lui expliquer que je me sentais assez forte pour travailler. Comment je pus mener cela à bien et ce que cet homme comprit de tout ceci, restent une énigme. Je n'avais aucune idée auparavant que j'aurais pu parler avec ce redoutable et omnipotent Docteur Mengele. Je l'avais pourtant risqué et, par la même occasion, sauvé ma vie. Tout le monde me regardait avec surprise et craignait une crise de colère de ce Docteur Mengele. Mais rien ne se passa. Je fus incapable de comprendre ce qu'il me dit, s'il répondit vraiment. Je compris seulement à cet instant, alors qu'il décidait de mon sort, l'habituel langage des signes. Je ne vis que sa main, qu'il leva à nouveau et qui indiqua cette fois-ci le côté droit. C'était la je ne sais combienième sélection que je surmontai par bonheur.

J'ai déjà mentionné plusieurs fois mes connaissances modestes et clairsemées de la langue allemande. Je n'ai jamais fréquenté d'école allemande. C'est seulement avec l'emprisonnement à partir de 1942 que «j'appris quelque chose». Cependant, il ne s'agissait que d'ordres allemands, tels que «allez, vite, vous porcs de Juifs» et ceci n'était pas dit, mais plutôt hurlé.

Alors que je me trouvais à présent parmi ceux qui étaient désignés pour de prochains travaux forcés, la sélection se poursuivait. Des scènes indescriptibles se passaient à côté. Des familles étaient séparées et chacun savait que c'étaient des adieux pour toujours. Des hommes mendiaient pour la vie de leur femme et des femmes pour celle de leur enfant, mais rien n'y faisait.

Les décisions prises par les Allemands étaient irrévocables. Que j'aie réussi est un véritable miracle. Parmi les femmes qui avaient été déclarées aptes au travail, j'étais certainement une fois encore la plus jeune. J'avais à cette époque seulement douze ans, mais dans tous les dossiers depuis notre emprisonnement, j'étais plus âgée. Au moment de notre incarcération, déjà dans le pavillon de foire à Prague, ma mère me déclara plus âgée et elle me mettait continuellement dans la tête l'idée selon la-

quelle j'étais plus âgée et que je ne devais oublier cela sous aucun prétexte. Grâce à cet adroit et pieux mensonge, je ne fis jamais partie des tout petits enfants, qui furent en grande partie liquidés immédiatement après leur arrivée à Auschwitz. Je vivais en permanence dans la peur, car les Allemands pouvaient découvrir mon âge réel n'importe comment.

LE CAMP DES FEMMES

La sélection une fois achevée, je quittai le «Familienlager» et fus amenée dans le «Frauenlager». Le hasard voulut que j'y retrouve des connaissances, déjà le deuxième jour. Ou plutôt, ce sont elles qui me reconnurent. Il s'agissait de Madame Klémentová et de sa fille Anette. Anette avait environ dix ans de plus que moi et nous nous connaissions d'avant, de Švihov, mon lieu de naissance. Anette avait perdu quelques jours auparavant son père avec qui elles étaient arrivées à Auschwitz. Le père a été tué devant les yeux de la mère et de sa fille par deux jeunes SS, à coups de matraque.

C'était fondamentalement pire dans ce camp des femmes, que dans le camp des familles ou dans le block des enfants. Je fus assignée dans les ateliers de Buna afin d'effectuer de lourds travaux de manœuvre. Un jour, un grand détachement de travailleurs a été rassemblé et je pus quitter Auschwitz. Je ne savais rien à propos de mon nouveau travail, ni où nous étions envoyés. Nous savions seulement que nous quittions le plus terrible camp de concentration d'Allemagne. Ce fut un soulagement pour nous. La seule chose que je regrettais beaucoup fut de perdre la relation établie avec Madame Klémentová et sa fille.

STUTTHOF

Le trajet d'Auschwitz à Stutthof, notre nouveau camp, dura presque deux jours. Du sud de la Pologne, nous avons été transportées tout près de la mer Baltique, non loin de Dantzig. Notre camp actuel avait été construit

peu auparavant. Nous avons été installées dans des baraques qui n'étaient même pas tout à fait finies. À la place des habituels lits en bois, il n'y avait qu'un peu de paille sur le sol. Dans ce camp, nous avons été surveillées par des femmes SS, qui étaient encore pires que les hommes SS. Nous ne sommes restées que quelques jours dans le camp principal de Stutthof. J'ai été répartie dans un groupe de femmes, dans lequel nous devons travailler sur les récoltes d'une terre seigneuriale dans les environs du camp de concentration de Stutthof. C'était un détachement extérieur.

Nous passions les nuits dans une vieille étable. Un seau était à notre disposition pour nos besoins. Parce que je n'avais pas de chaussures et que je devais aller dans les champs pieds nus toute la journée, j'eus bientôt des plaies aux pieds.

Un jour, ne pouvant plus marcher, j'ai été employée à la batteuse dans la cour. Je voyais pour la première fois de ma vie une telle machine. Mon travail consistait, placée en haut sur la machine, à découper les bottes au couteau et à mettre les céréales dans la machine. Le rythme était infernal, je me donnais beaucoup de mal. Un jour, le grand couteau m'échappa et tomba directement dans la machine qui s'arrêta. Ma méprise a été interprétée comme du sabotage et après une bonne dose de coups, j'ai été remise à un soldat SS qui devait immédiatement me ramener au camp principal de Stutthof. À ce moment, je remarquai que je me sentais très liée à ce groupe de femmes. Ce fut un triste adieu au groupe.

DESTINÉE À L'ÉLIMINATION

Sur le trajet pour le camp de Stutthof, j'essayai en vain d'apprendre en cours de route quelque chose du soldat qui m'escortait là-bas. Dans le camp de Stutthof, j'ai été mise dans un groupe de personnes âgées et malades. Je restai pendant trois jours, parmi ces gens. Je pouvais déjà prédire pour quelle raison on m'avait attribuée à ce groupe.

Ces détenus âgés et malades étaient destinés à l'élimination. Et je me trouvais parmi eux, car je devais être punie.

DÉTACHEMENT EXTÉRIEUR À THORN

Mais le destin en décida autrement, une fois encore. Nous avons reçu une nouvelle surveillante, dont la tâche était manifestement de mener le convoi à l'élimination. Cette femme en uniforme SS parlait un peu le polonais, suffisamment pour que nous puissions un peu nous comprendre, et je lui racontai tout. Une heure plus tard, elle revint vers moi et m'expliqua qu'elle avait parlé à un officier SS haut placé et qu'ils m'avaient retirée de ce convoi.

Le même jour, j'ai été réattribuée à un autre groupe qui était rattaché au kommando de Thorn. Sur ce nouveau lieu de travail, nous creusions des tranchées à coups de pelles et de bûches toute la journée. J'étais reconnaissante envers le destin, la pelle fut mon salut.

LA NOSTALGIE DE PRAGUE

Dans notre détachement de travailleurs, j'étais toujours, comme déjà souvent, la plus jeune. Parmi les femmes, qui venaient pour la plupart de Hongrie, j'en trouvai aussi quelques-unes de Prague. Comme on était heureux, à cette époque, lorsqu'on pouvait parler avec quelqu'un à propos de proches ou juste de Prague. Encore peu de temps auparavant, je m'étonnais constamment que les personnes âgées puissent parler en permanence de ce qui avait été.

Et maintenant cela arrivait à moi aussi. C'était peut-être aussi parce que j'avais plus de douze ans à ce moment-là. Mais c'était certainement aussi à cause de mes deux années d'internement et de la nostalgie de mon chez-moi et en particulier de Prague.

UNE SURPRISE AGRÉABLE À THORN

À Thorn, nous dormions dans des tentes. Il faisait déjà assez froid. Nous essayions de lutter quelque peu contre le froid à l'aide de paille et de

mousse. L'équipe de gardes allemands logeait non loin dans une ancienne maison de forestier.

Après environ deux semaines, je fus soudainement rappelée pendant le travail. Un SS me prit par le bras et s'éloigna de notre lieu de travail. Qu'est-ce que cela voulait bien dire? Des milliers de pensées occupaient mon esprit et la peur s'emparait de moi. Devais-je, par exemple, encore être transportée quelque part? La batteuse me revint à l'esprit. J'essayai, une fois encore, de tirer des informations de l'homme, mais il faisait comme s'il ne me comprenait pas ou s'il ne voulait rien me dire. La petite demi-heure de trajet, jusqu'au chef du camp, ne semblait pas prendre fin. Enfin, nous avons rejoint le chef de camp qui me fit comprendre qu'à partir de ce moment je devais à travailler dans la cuisine. Cela fut une agréable surprise.

Je devais éplucher des patates à longueur de journée. Cependant, il n'y avait pas d'éplucheur à patates. Soit on trouvait un bout de bois avec lequel on pouvait râper la pomme de terre, soit la patate devait être libérée de sa peau en utilisant les ongles. J'avais encore des plaies aux pieds suite à mon dernier travail dans les champs et désormais mes mains saignaient à leur tour à cause de l'épluchage des pommes de terre. Les autres femmes, avec qui je devais exécuter ce travail, me consolait sans cesse.

L'ESPOIR MEURT EN DERNIER

Puis ils nous changèrent, une fois encore, de logement. C'étaient d'énormes tentes pour peut-être 50 personnes. Nous étions à l'étroit et quand l'une de nous se tournait dans la nuit, toutes les autres devaient faire pareil. Notre camp de tentes, qui n'avait été construit que pour une durée limitée, ne possédait même pas des latrines usuelles. Nous devions faire nos besoins dans le bois attenant et cela deux fois par jour, le matin et le soir. Chacun de nous devait donc remettre la place en ordre avec la pelle à chaque fois. Une fois, je me glissai hors de la tente dans la nuit –

j'étais très enrhumée depuis déjà quelques jours – et là une sentinelle me pinça. Pour ce délit, je reçus tellement de gifles, que je n'aurais pas tenté cela une deuxième fois.

L'automne était terminé, les nuits dans la tente étaient froides. Nos vêtements et la nourriture étaient complètement insuffisants. Le travail allait de tôt le matin à tard le soir. Celui qui était malade et qui ne valait plus rien pour le travail était emporté à la première occasion. À présent que la fin de cette guerre démente ne pouvait plus être bien loin, personne ne voulait être déclaré inapte au travail.

Au début du mois de janvier 1945, notre camp de tentes dut aussi être évacué. Par l'agitation et la nervosité des Allemands, il était facile de comprendre que la situation était mauvaise et nous avons supposé que les Russes n'étaient plus très loin. Le chef du camp nous fit savoir que les gens qui ne pouvaient pas bien marcher devaient rester au camp. Ces personnes allaient être emmenées par camion. Personne ne crut en ces promesses et presque tous commencèrent la marche. La météo était vraiment défavorable. Seuls quelques-uns parmi nous avaient des sabots, la plupart s'enveloppèrent les pieds de vieux haillons ou de vêtements. Le temps était extrêmement mauvais et le rythme de la marche plutôt rapide. Peu après que nous avons quitté le site du camp, nous avons entendu plusieurs coups de feu. Il était clair que les SS avaient tué les quelques détenus qui ne pouvaient vraiment pas marcher.

LA MARCHE DE LA MORT

Sous la «protection» de soldats SS lourdement armés et bien habillés, la marche vers l'inconnu commença. Nous avons marché toute la première journée sans pause, sans recevoir quoi que ce soit à manger. Nous passâmes la nuit dans des maisons abandonnées. Avant l'heure du coucher, nous avons reçu une tranche de pain et de la soupe. Et le jour d'après, cela recommença. Jour après jour, nous avons eu la chance plusieurs fois et trouvé le gîte dans des étables. Quel bien la chaleur dans les étables parmi

les animaux nous procurait. Épuisés et fatigués par la marche de journées entières, par la faim et le froid, nous dormions partout où il y avait un peu de place. Pas une seule fois quelque chose n'arriva à quelqu'un, nous nous posions entre les animaux, comme si ceux-ci avaient senti ce que nous avions déjà traversé. La chaleur dans les étables faisait vraiment des miracles, nous avions besoin de cette chaleur pendant ces jours difficiles presque davantage que la nourriture.

Au fil des jours, notre colonne devenait de plus en plus petite. Ceux qui ne maintenaient pas la cadence et qui s'arrêtaient sur le bas-côté étaient abattus par la garde. Ceux qui étaient encore un peu en forme aidaient les plus faibles, mais tous ne purent être aidés. Seuls les plus forts supportèrent cette marche. Combien de personnes auraient pu encore être sauvées si nous avions reçu un peu plus de nourriture ou des vêtements plus chauds. Les camions de provisions, qui accompagnaient notre colonne, ne prenaient personne en charge, bien qu'il y aurait eu de la place pour quelques détenus.

Une femme, qui s'était beaucoup occupée de moi ces derniers temps – elle avait perdu sa fille, d'environ mon âge, à Auschwitz – m'aida et m'encouragea durant la marche. Nous nous nourrissions de glaçons. Qui sait, sinon, si j'aurais supporté la grande fatigue, la faim et le froid.

Le lendemain dans la soirée, nous atteignîmes la petite ville polonaise de Korunovo, où nous avons véritablement été emmenés dans une prison. C'était un bâtiment solide, bien meilleur que tous les ghettos et camps de concentration que j'avais connus jusques là. Enfin nous avions à nouveau une fois un vrai toit sur la tête. Ce soir-là, nous n'avons absolument rien reçu à manger, mais nous nous sommes rapidement endormi d'épuisement et de froid. Bien peu d'entre nous pensèrent encore à la menace qui pesait sur nous d'être tous abattus ici. Le lendemain allait nous révéler ce que l'on envisageait de faire de nous.

LA LIBÉRATION

La nuit fut plus courte que prévu. Des coups de feu et d'artillerie se faisaient entendre toujours plus fort. Des camions de transport roulaient sans interruption devant la prison. Il était hors de question de dormir, curieux, nous nous bousculions à la petite fenêtre pourvue de barreaux. Il faisait encore très sombre et il régnait un terrible tumulte et un grand désordre. Bientôt, nous nous sommes aperçues que les Allemands s'enfuyaient ventre à terre. Ici et là, ils essayaient apparemment encore de résister, mais cela ne durait pas longtemps, puis nous avons vu arriver les premiers soldats russes qui nous ouvrirent les portes peu après. Nos gardes avaient déjà pris le large durant la nuit. Nous pleurons de joie, personne n'avait honte de ses larmes. Nous étions enfin libres, nous avions surmonté cette horrible période. À présent tout était fini. La jubilation régnait, l'une serrait l'autre dans ses bras. Nous étions à nouveau des êtres libres.

LA NOURRITURE

À présent que nos tortionnaires nous avaient quittés, nous pouvions et devions nous occuper de nous-mêmes. Nous avons cherché, cela ne prit pas beaucoup de temps, et avons trouvé d'énormes réserves de nourriture de toutes sortes dans la pièce de ravitaillement et la cuisine. Nous avons de la chance, les Allemands avaient dû partir si vite, qu'ils n'ont pas eu le temps de charger la nourriture et de l'emporter. Tout le monde se précipita sur la nourriture.

Chacun engloutit autant qu'il le pouvait, sans penser que cela aurait pu lui coûter la vie. Mais qui aurait pu demander à des personnes affaiblies qui n'avaient pas eu suffisamment à manger pendant des années, d'arrêter de manger? Heureusement, dans notre groupe se trouvait Hanka Popperova, une pédiatre, à qui nous devons tous beaucoup. Elle nous dit ce que nous pouvions manger, et en quelle quantité. Grâce à ses bons

conseils, nous avons compris le danger que représentait une brusque transition après des années de faim permanente.

LE JOUR LE PLUS IMPORTANT, LE 24 JANVIER 1945

Le premier jour de notre liberté touchait à sa fin. Il y en avait encore beaucoup qui n'avaient pas réellement pris conscience de la nouvelle situation. Nous attendions tous tant ce jour et pourtant il nous surprit énormément. Ce n'était vraiment pas facile de se comporter à nouveau comme des personnes libres. Pouvoir vivre et faire ce que nous voulions et où nous voulions. Mais qu'allait-il advenir de moi? J'avais seulement douze ans et demi. Jusqu'à il y a une année, j'avais encore ma mère qui me disait ce que je devais faire. Depuis sa mort à Auschwitz, j'ai été sans cesse parmi des femmes étrangères et faisais à nouveau ce que l'on attendait de moi.

Le jour d'après, notre liesse face à notre liberté retombait déjà. Chacun se souvenait de ses proches bien aimés qu'il avait perdus. Moi de ma mère et de mon oncle Franz. Beaucoup se demandaient ce que nous allions faire à présent, où nous allions aller et à quoi pouvaient bien ressembler nos maisons. Personne ne savait qui, parmi les proches, était encore en vie. Pour nous la guerre était finie. Mais où en était-ce ailleurs? À la maison, aussi vite que possible à la maison, c'était là notre plus grand désir. Cependant la guerre n'était toujours pas finie. Les Allemands n'abandonnaient pas le dément combat. Entre temps, nous avons entendu également que Prague était toujours occupée par les Allemands.

Le 24 janvier 1945 fut le jour de notre libération. J'ai passé presque trois ans derrière des barbelés et presque six ans sous le régime des Allemands. Mon poids, peu après ma libération, atteignait environ 25 kilos pour une taille d'environ 150 cm. J'étais malade et à bout de force. Korunovo fut la dernière étape de la marche de la mort, la première étape de notre liberté. Nous avons à présent enfin suffisamment à manger, pour nous la guerre était finie, pour des millions d'autres, pas encore.

DEUXIÈME PARTIE – COMMENT
C'ÉTAIT PAR LA SUITE
(APRÈS-GUERRE – AUJOURD'HUI)

Cela fait longtemps que j'ai écrit mes «souvenirs» des années situées entre 1932 et 1945. J'ai toujours voulu écrire ce qui s'était passé après la guerre, après 1945. Entre temps, nous écrivons l'année 2007, je suis déjà dans ma septante-cinquième année de vie et je trouve qu'il est gentiment temps de rapporter ces événements, afin que cela ne tombe pas dans l'oubli.

Je voulais aussi oublier et refouler ce qui s'est passé à l'époque. Encore aujourd'hui, même si plus de 60 ans ont passé, je ne peux occulter cette époque, même si j'aimerais bien. Peut-être qu'avec ce compte-rendu, je pourrai encore provoquer quelque chose, pour moi-même et pour d'autres.

Mes «Souvenirs – Première partie» d'avant et pendant la guerre finissent le 24 janvier 1945. Ce jour-là, des soldats de l'armée soviétique nous libérèrent de la petite ville polonaise de Korunovo.

Déjà un jour plus tard, le 25 janvier 1945, un officier russe vint à nous et se renseigna sur notre état. Grâce à son aide, nous avons pu quitter notre prison et un appartement, dans lequel des Allemands avaient habité auparavant, nous fut attribué. C'était un simple appartement, mais pour nous, qui avions dû vivre dans des camps les dernières années sans vrai cabinet de toilette ou autre aménagement, c'était un logement de luxe. Dans cet appartement se trouvait une salle d'eau, ainsi que de vraies toilettes. Qui aurait pensé, encore quelques jours en arrière, pouvoir enfin revivre comme des gens normaux.

Les femmes discutaient tout le temps de ce qui devait être fait. Une inscription provisoire auprès des autorités eut lieu et on reçut, en même temps, une sorte de pièce d'identité, des bons pour des denrées alimentaires et d'autres choses encore. Nous pouvions nous comprendre grâce à la langue tchèque. Le soir, les femmes m'envoyèrent dans une petite chambre qui avait vraisemblablement servi plus tôt de cellier. Je ne savais

pas pourquoi on m'avait dit de ne pas m'éloigner de là et de me tenir toute tranquille. De la visite vint, des soldats ou officiers russes, et seulement plus tard j'eus conscience de ce qui s'était passé. Tôt le matin, j'ai été sortie de ma cachette, personne ne parla de la nuit précédente.

Le désir de retourner aussi vite que possible à la maison devenait de plus en plus grand. Mais la guerre n'était pas encore terminée. La libération de l'Europe avançait certes à grands pas, mais cela devait durer encore plus de trois mois jusqu'à ce que la guerre prenne fin. Dans cette petite ville polonaise, nous pouvions bien suivre l'avancement du front dans les vitrines des magasins. Cela nous semblait bien trop long. Que les Allemands fussent toujours à Prague était clairement visible sur les dessins montrant le déroulement au front qui étaient exposés dans les vitrines.

ŁODZ

Il ne fallait pas penser à un rapide retour dans ma patrie. Nous sommes néanmoins partis jusqu'à Łodz. Pour obtenir une nouvelle carte d'identité, des photos qui étaient réalisées gratuitement étaient exigées. J'ai toujours la photo de moi prise à Łodz au début du mois de mai 1945. Un appartement sur la rue Piotrkowska nous a été attribué. Il appartenait autrefois à un couturier pour femmes allemand. Des chutes de tissus et d'autres matériels traînaient partout.

Personne ne voulait rester assis à la maison, toutes les quatre femmes cherchèrent et trouvèrent des occasions de travail. Hanka était docteur, elle trouva une place dans un hôpital. Marenka travailla dans le foyer d'un officier polonais. Ruth dans un magasin comme vendeuse et sa mère s'occupait de notre foyer commun. Les deux passèrent d'ailleurs toutes les années de leur captivité ensemble – quelle coïncidence et quelle chance également – et elles purent s'entraider.

Elles m'ont inscrite à l'école. Dans la classe, ils m'ont assise au dernier rang. Les enfants ne parlaient pas avec moi, car je ne connaissais pas bien la langue polonaise. Durant cette scolarisation, il y a beaucoup de choses

que je n'ai pas comprises. Mais j'étais quand même relativement bien occupée pendant la journée.

Ces quatre femmes et moi-même avons passé les années précédentes peut-être pas à proximité immédiate, mais toujours ensemble, d'abord à Theresienstadt, puis à Auschwitz et finalement à Stutthof. Mais c'est seulement au cours de la marche de la mort que nous avons vraiment fait connaissance.

ENFIN, L'ALLEMAGNE EST VAINCUE

Enfin, nous avons appris que la guerre était finie. C'était le 8 mai 1945. L'Allemagne était vaincue, enfin il n'y eut pas que nous de libres, mais l'entier du continent européen. Nous étions à nouveau des hommes libres, qui pouvaient retourner dans leur patrie libérée. La joie de pouvoir désormais commencer le voyage de retour était énorme. Cependant, la différence entre moi et les autres femmes était visible. Elles se réjouissaient des retrouvailles avec leurs êtres chers et leurs parents, alors que personne ne savait vraiment ou ne se doutait de qui avait survécu à cette terrible période. Mais personne ne parlait de ça, même si l'une ou l'autre avait peur de la vérité. Je savais, moi, que personne ne m'attendait.



Portrait
en 1945.

EN ROUTE POUR LA MAISON

Personne n'avait de gros bagages. Nos vêtements se composaient toujours de ceux que nous avons d'Auschwitz et de ce que la Croix-Rouge polonaise nous avait donné. Il n'y eut pas de train spécial pour nous, nous avons voyagé dans un wagon à bestiaux très sale. Le ravitaillement était assez simple, mais ça allait en direction de la maison, c'était le principal. À plusieurs reprises, le train resta en attente, car les voies étaient coupées. Nous avons dû descendre plus d'une fois du train, faire un bout à pied, puis à nouveau monter dans le train. De nouvelles personnes montaient en permanence, également d'anciens détenus des différents camps de Pologne. Il y eut aussi une grande agitation. La mère de Ruth avait soif et le train s'arrêta à nouveau on ne sait où. On ne savait jamais combien de temps pouvait durer une telle halte. Ruth descendit du train afin de se procurer de l'eau pour sa mère et que se passa-t-il? Elle trouva certes de l'eau, mais durant les quelques minutes d'arrêt, le train reprit son chemin. J'appris, plus tard, qu'elles ne se sont retrouvées qu'à Prague.

Je me souviens, encore aujourd'hui, d'une personne qui monta quelque part. Un homme d'un âge moyen, on voyait qu'il n'était pas une personne que l'on rencontre tous les jours. Ses habits étaient loin d'être conformes; ils étaient sales et miteux comme les nôtres. Je ne sais plus exactement où il quitta le train, cela devait être quelque part en Moravie. Puis, nous avons appris de gens qui le reconnurent qu'il s'agissait du Comte Czernin. Un membre d'une vieille famille noble très connue de Bohême. Pour moi, ce Comte Czernin était très spécial, un être de conte pour enfants, à vrai dire.

ARRIVÉE À PRAGUE

Des gens montaient et descendaient, personne n'avait de billet valable. Le train poursuivait son chemin et enfin nous avons atteint Prague dans

l'après-midi, à la gare de Masaryk. Dans ma naïveté enfantine, je m'attendais, à l'époque, à une belle fête d'accueil. Rien de la sorte n'eut lieu. Pas de souhaits de bienvenue, ni de musique ne se firent entendre. J'étais déçue, mais après coup je pouvais bien le comprendre. Peu après, nous avons entendu parler de l'insurrection de Prague du 5 mai 1945, qui n'était achevée que le 9 mai 1945, après l'arrivée de l'armée soviétique.

La capitulation du Reich allemand eut lieu le 8 mai 1945, mais à Prague la guerre ne se termina effectivement qu'un jour plus tard, le 9 mai 1945.

Nous avons néanmoins été cherchées à la gare et emmenées à l'hôtel YMCA. Difficile de décrire ce que nous avons trouvé à l'hôtel: des lits propres et de magnifiques parures de lit! Si belles, comme avant, lorsque nous avons dû quitter notre appartement en 1942 et entreprendre notre chemin de croix. Le même jour, nous reçûmes notre premier repas, dans la maison de retraite Saint-Thomas au-dessous du château de Prague. Nous sommes allés là-bas régulièrement les jours suivants.

Différentes formalités devaient être réglées, telles que le renouvellement des cartes d'identité ou l'obtention d'un peu d'argent de poche. L'argent était rare, à tel point que je ne prenais que rarement le tramway. Tout pouvait être atteint et effectué à pied.

MA PRAGUE

L'une de mes premières visites fut au cimetière juif dans le district de Strašnice à Prague. Là-bas se trouvaient les tombes de mon père et de mon oncle, le Docteur Franz Weil. À Auschwitz, je me suis fait la promesse de faire fabriquer une belle pierre tombale pour la tombe de mon père et d'y inscrire aussi le nom de ma mère. J'étais à présent dans le cimetière, cependant je ne pus réaliser ma promesse que des années plus tard.

Les premiers jours à Prague passèrent très vite, comme dans un rêve, on pouvait à peine assimiler les nouvelles impressions – on n'arrivait pas à penser correctement. J'allai voir notre appartement à la rue Belcrediho au

numéro 16, dans les premiers jours. L'appartement était habité par des gens qui habitaient auparavant le rez-de-chaussée de l'immeuble. Nous avions un bel appartement de quatre pièces au troisième étage. Ces gens me reconnurent sans aucun doute, mais ils ne me laissèrent pas entrer dans l'appartement. Je désirais seulement jeter un œil dans notre ancien appartement, mais cela me fut refusé. Il y avait peut-être, dans l'appartement, certaines de mes choses que j'aurais bien aimé recevoir en retour. Mes vêtements d'alors étaient encore modestes, voire misérables. Je possédais une unique paire de souliers et chaque soulier appartenait à une autre paire. À ce moment-là, je fus triste et je ne pus refouler mes larmes qu'avec beaucoup de courage. Je savais bien qu'étant une jeune fille de treize ans, je n'aurais jamais pu récupérer l'appartement.

Je savais et me rappelais aussi plus ou moins, que ma mère, peu avant que nous ayons dû quitter notre bel appartement, avait donné en dépôt différentes choses à des connaissances. Je ne savais pas précisément à qui ou quoi, mais dans tous les cas, personne ne s'annonça, à une exception près. Une connaissance de ma mère voulut me rendre la robe de chambre de ma mère. Elle était naturellement bien trop grande pour moi. Je la remerciai beaucoup et lui offris la robe de chambre.

LA COMMUNAUTÉ JUIVE

Un jour, j'allai à la Communauté juive, afin d'établir avec certitude quel âge j'avais exactement. Ma mère m'avait constamment déclarée plus âgée lors des enregistrements. Avec le temps, je n'étais moi-même plus sûre de ce qu'il en était. Dans divers documents, différents âges étaient cités. La Communauté juive me confirma: année 1932. En fait je le savais, mais à présent je devais en être certaine à cause de la scolarisation officielle.

Des années plus tard, le Service international de recherches de Bad Arolsen me confirma que ma mère avait donné comme date de naissance, le 12 juin 1927, ce qui me faisait cinq ans de plus. Cela fut possible seule-

ment parce que j'étais beaucoup plus grande que les enfants du même âge que moi. À la Communauté juive, je constatai également que seules deux personnes de ma parenté avaient survécu à la guerre, mon oncle Karel et mon cousin Pavel.

Une des sœurs de ma mère, Martha, et son mari, Hans Bick, qui avaient fui de Berlin en République tchécoslovaque après 1933, avaient également vécu avec nous dans le même appartement à Prague. Ce sont ceux qui prirent, au début de l'année 1942, nos numéros de convoi, dans l'espoir qu'il n'y avait bientôt plus de tels convois. Ma mère et moi devions ainsi rester épargnées. Leur espoir ne se réalisa pas étant donné que, quelques mois plus tard, ce fut à notre tour. Ce que je n'appris qu'après la guerre auprès de la Communauté juive, c'est qu'ils ne passèrent pas par Theresienstadt, mais qu'ils furent directement transportés en Pologne où ils furent immédiatement assassinés. Cela aurait dû être notre convoi et ils se sacrifièrent pour nous.

Olga, une autre sœur de ma mère, était mariée à Viktor Kraus avec qui elle habitait au nord de la Bohême. Avec le convoi du 26 février 1942, ils allèrent à Varsovie, dans le ghetto d'alors, en passant par Theresienstadt. Où et quand ils moururent n'est pas connu exactement. Ils avaient un fils, Pavel, né le 18 janvier 1936. Ce dernier survécut et je parlerai de lui par la suite.

Karel, le plus âgé des quatre frères et sœurs de ma mère, était médecin. Il était marié à une non-Juive et fut presque épargné du camp de concentration. Mon oncle était dans un train en chemin pour voir un patient, lorsqu'à cette occasion, il monta à tort dans un des wagons qui étaient interdits aux Juifs. Il fut arrêté, emmené à Theresienstadt, non pas dans le ghetto normal, mais dans ce qui était connu sous le nom de la «petite forteresse». C'était la pire détention de tout Theresienstadt. Plus tard, il fut aussi envoyé à Auschwitz, où il dut travailler comme assistant dans le créatorium. Un travail où survécurent le moins de prisonniers. Mon oncle ne revint qu'un mois après la libération. Presque sans dent, presque toutes lui avaient été arrachées.

Par la Communauté, j'appris que Jindra, qui habitait avec nous dans le même immeuble à Prague et avec qui j'avais été à l'école, n'avait pas survécu à l'Holocauste.

NE PAS PARLER DE LA GUERRE

Comme c'était le cas dans de nombreuses familles, nous ne parlions jamais, avec Oncle Karel, de l'expérience de l'Holocauste. Il ne me demanda jamais comment sa sœur, ma mère, était morte à Auschwitz. On peut le comprendre, ou pas. Et que s'est-il passé? Oncle Karel me trouva une place dans un couvent catholique de Klánovice à Prague. C'était un orphelinat. Là-bas se trouvaient les vénérables Sœurs de l'Ordre de Notre-Dame. C'est dans cet environnement que commença ma nouvelle vie. Mes contacts avec Oncle Karel devinrent de plus en plus rares. Il est mort à Prague en 1977.

LE COUVENT À KLÁNOVICE, UN ORPHELINAT

C'était un bâtiment relativement petit, avec un clocher, une église et un grand jardin. Le site entier a été construit il y a fort longtemps par un riche homme pour son épouse. Par la suite, cette dernière se suicida en sautant depuis le clocher. Le propriétaire légua alors la maison et le beau jardin à la Charité. Pendant la guerre, la Charité fut chassée et la Jeunesse hitlérienne reprit tout le site. Après la guerre, la Charité reçut le site en retour.

Dans ce couvent, mon nouveau foyer, il y avait beaucoup d'orphelins, mais aussi des enfants de familles déchirées, ou d'alcooliques et également des tsiganes. Tous devaient grandir dans des conditions normales. L'emploi du temps dans le couvent était rigoureusement et précisément réparti, et nous devions respecter de nombreuses règles.

J'étais, là-bas vraisemblablement la plus âgée. C'était pour moi très inhabituel, dans la mesure où, dans les camps, j'ai toujours été la plus

jeune. Personne ne pouvait concevoir que je prenne part, pour la première fois de ma vie, à une messe catholique. Je ne savais pas ce que je devais faire, ni comment je devais me comporter. Mes parents n'étaient pas fortement croyants, j'allais à la synagogue seulement lors des grandes fêtes juives. Je n'étais jamais allée dans une église catholique avant cela. Les enfants se sont moqués de moi.

SCOLARISATION

L'école se trouvait non loin du couvent. J'y allais avec plaisir, car pendant des années il ne m'avait pas été possible de fréquenter les bancs d'une école. Alors que les autres enfants désiraient partir le plus vite possible de l'école, moi je n'en avais jamais assez. Un professeur, dont j'ai malheureusement oublié le nom, me prit sous son aile et me donna de nombreuses heures de cours privés en dehors des heures de cours.

J'avais honte d'avoir encore deux souliers différents. Je ne possédais pas non plus de bon cartable. J'écrivis une fois à mon oncle à Benešov pour lui demander s'il n'en avait pas un vieux pour moi. Il me l'apporta lors d'une visite suivante. C'était le cartable qu'il avait lui-même utilisé lorsqu'il était écolier.

L'HISTOIRE DE PAVEL

Je fus très heureuse de revoir mon cousin Pavel Kraus, dont j'ai déjà parlé et appris son calvaire. Avec ses parents – Olga et Viktor Kraus –, il arriva en 1942 dans le ghetto de Varsovie. Theresienstadt était déjà difficile, mais combien pire était le ghetto de Varsovie. Tant de personnes pour si peu de place. Et en permanence la peur d'être déporté de là-bas. Les parents de Pavel réussirent à trouver une famille polonaise, qui était prête à tirer leur fils hors du ghetto et à le sauver. Ses parents, Olga et Viktor, sont morts à Varsovie ou peut-être dans un autre camp d'extermination.

Pavel m'a raconté comment il a survécu à cette période. Ce n'était pas facile de comprendre précisément son histoire. Il parlait polonais et tchèque et mélangeait les deux langues. Il raconta avoir vécu pendant trois ans dans une famille polonaise. Il passa la plupart du temps dans la cave où il aida à la fabrication de tracts. Au cours de cette période, il fut dans l'obscurité, de sorte qu'il eut des difficultés pour voir à la lumière du jour après la fin de la guerre. Une jeune fille juive de Hongrie faisait également partie de cette famille. Elle avait son âge, était blonde, ne se faisait pas remarquer à l'extérieur de la maison et transportait les tracts en des lieux précis. Les deux enfants survécurent à la guerre de cette manière.

Après la libération, Pavel ne se souvenait que d'une « tante Marie » à Benešov. Pavel ne connaissait ni le nom précis, ni l'adresse, mais cela suffit et on retrouva la tante Marie. Elle vint le chercher à Prague et l'emmena chez elle à Benešov. Il ne resta qu'un court moment à Benešov.

Comme moi, Pavel ne trouva pas non plus un nouveau foyer chez notre oncle et notre tante à Benešov. Ils m'envoyèrent dans un couvent catholique et Pavel en Angleterre.

À cette époque, diverses actions de sortie du territoire ont été organisées. Il y avait en Angleterre des couples sans enfants, qui venaient pour la plupart de la République tchécoslovaque. Ils avaient émigré peu avant la guerre et eurent donc la chance de survivre. Lors d'une telle action, Pavel qui avait alors neuf ou dix ans, partit pour l'Angleterre où deux couples étaient intéressés par lui. Dans l'un des couples, sans enfant, l'homme était tailleur de profession. Pour le deuxième couple, également sans enfant, il s'agissait d'un ingénieur sur machines qui avait travaillé avant la guerre pour la réputée industrie Skoda. Sa femme était avocate. Les deux couples discutèrent longuement de ceux qui devaient recevoir Pavel. Et Pavel alla vivre chez le couple le plus aisé, dont la position lui permettrait de suivre une formation convenable, ainsi que des études dans une école supérieure. J'ai parlé plusieurs fois avec les parents adoptifs de Pavel, lors de leurs visites à Prague, et j'appris beaucoup sur son enfance et sur ses expériences durant la guerre et l'insurrection de Varsovie. J'ai rendu visite à

Pavel et à sa famille adoptive, deux ou trois fois ces dernières années, malheureusement la conversation entre nous était difficile, car il ne parle plus que l'anglais et moi malheureusement qu'un tout petit peu.

Difficile de dire, après coup, ce qui se serait passé si Pavel n'avait pas commencé une toute nouvelle vie dans un pays étranger, où il dut apprendre une nouvelle langue. Mais par chance, dans une famille de sa propre patrie. Et avant tout avec des gens qui ne l'adoptèrent pas seulement et qui lui donnèrent un nouveau foyer, mais qui essayèrent de lui donner avec beaucoup d'amour, ce que ses parents ne pouvaient malheureusement plus lui donner.

Il y a environ dix ans, il y eut un article dans la revue mensuelle juive *Rosh Chodes*, qui paraît à Prague, dans lequel la jeune fille de Hongrie, avec qui Pavel avait passé trois ans dans la famille polonaise, décrit ses souvenirs. À la fin de la guerre, elle retourna en Hongrie, retrouva également une tante qui ne l'a pas accueillie, à la suite de quoi elle quitta à nouveau la Hongrie et émigra en Israël. Nous avons appris plus tard, qu'ils se cherchèrent de nombreuses années après la guerre, lui en Hongrie et elle à nouveau en Tchécoslovaquie, mais en vain.

VIVRE EN TANT QU'ORPHELINE

Et moi, qui avais maintenant 13 ans, je savais que je ne pouvais rester dans le foyer de Klánovice que jusqu'à mes 15 ans. Il y avait plus qu'assez de travail dans le foyer. Je devais aider à la cuisine, dans le jardin et devais également surveiller les petits enfants. Le temps manquait souvent pour apprendre et pour faire les devoirs. Dans la chambre, nous étions sept jeunes filles. Tôt le matin, nous allions d'abord à la messe, puis nous aidions pour le petit-déjeuner. Ensuite, il fallait ranger, faire la vaisselle et seulement après arrivait l'école. Par la suite, à cause de la faim permanente que j'avais endurée ces dernières années, j'eus de mauvaises dents. Je devais me rendre assez souvent chez le dentiste. Cela faisait à chaque fois 5 km à l'aller et à nouveau 5 km au retour à effectuer. C'est sûr qu'à

cette époque, je pesais bien plus que les 25 kg que je faisais à la fin de la guerre, cependant j'avais faim en permanence. Il y avait quelque chose à manger trois fois par jour. La plupart des enfants recevaient de temps en temps un paquet de parents, parfois aussi quelques couronnes avec lesquelles ils pouvaient s'acheter quelque chose de bien. Moi malheureusement pas.

Les enfants qui n'avaient personne essayaient de quitter le foyer aussi rapidement que possible, afin d'être indépendants et de gagner de l'argent. Ils restaient, cependant, sans un bon certificat de fin de scolarité et qu'advint-il d'eux? Pour ma part, je voulais absolument aller à l'école pour apprendre quelque chose, et cela aussi longtemps que possible.

Je comparais souvent ma situation à celle des autres pensionnaires du foyer. Un grand nombre parmi eux n'avait jamais vraiment eu un foyer dans leur vie. En comparaison, je me rappelais encore toujours des années, avant la guerre, durant lesquelles je fus préservée et choyée par tous, en tant qu'enfant unique dans notre large famille. Qu'est-ce qu'il advient d'enfants qui n'ont jamais connu de leur vie quelque chose comme un foyer? Et qu'est-ce que j'allais devenir moi? Les enfants me faisaient pitié – cela était une réflexion sur les enfants, mais aussi sur moi-même. Un proverbe tchèque correspond bien à cela: «Être pauvre est difficile, le bien et l'amour compensent pour tous les richesses.»

L'INTERNAT, PLUS D'ORPHELINAT

Deux années s'écoulèrent. Entre temps, j'eus 15 ans et dus dire au revoir à l'orphelinat de Klánovice. Il a été décidé – peut-être avec l'aide du professeur qui m'avait donné tant de leçons supplémentaires – que je devais changer pour un internat dans la petite Prague.

L'internat appartenait aussi à la Charité et était dirigé par des nonnes. Dans l'internat habitaient et vivaient des écolières, dont les familles habitaient à l'extérieur de Prague. Elles visitaient leurs parents la plupart du temps les week-ends. Comme je me réjouissais quand elles revenaient

avec des sacs remplis de pain et de garnitures, mais aussi des gâteaux, des beignets comme on les appelait. Je recevais toujours quelque chose de bon de quelques-unes. Cela faisait un superbe changement d'avec la nourriture de l'internat qui n'était généralement pas spécialement copieuse.

Je n'avais toujours pas mon propre argent. Je faisais toujours tous les trajets à pied, afin de ne pas dépenser un sou. Un jour, il me vint l'idée de regarder dans la corbeille à papier, pour voir s'il n'y avait pas ici ou là une enveloppe avec un timbre pas tamponné. J'eus parfois de la chance et j'ai détaché prudemment le timbre et lorsque quelqu'un en avait besoin d'un, je le lui vendais. Je crois que cela fut le premier argent «gagné» de ma vie.

C'était à ce moment ou déjà une année plus tôt, que j'aurais dû recevoir de l'État – en tant que victime de guerre – un montant unique de 25 000 couronnes (les adultes recevaient un montant double). Avec cet argent, on pouvait s'acheter quelque chose, tel que des vêtements convenables ou quelque chose comme ça. Personne ne me parla de ça. Je pris connaissance de cette action seulement lorsqu'elle était déjà terminée. Une importante somme, qui aurait bien pu m'aider pour mon nouveau départ, m'a échappé.

Durant les premières vacances à l'internat, alors que les autres éco-lières allaient dans leur famille, je trouvai un travail à Franzensbad près de Karlsbad. J'étais femme de chambre dans un hôtel où les femmes se faisaient soigner.

Je faisais ce travail durant les vacances juste à cause de l'argent. Au cours de l'année, j'allais assidument à l'école. Comme à l'orphelinat de Klánovice, nous allions ici aussi d'abord à la messe sainte, avant d'aller à l'école. Ce logement n'était pas à comparer avec le précédent. Pour la première fois, j'avais à nouveau quelque chose à moi, une table de nuit et un placard personnel où l'on pouvait ranger ses affaires, même si je n'en avais vraiment pas beaucoup. Nous étions à nouveau sept jeunes filles dans une chambre. Ces dernières étaient en partie plus âgées que moi, mais d'une certaine manière du même niveau.

ZDENKA THUN-HOHENSTEIN

Durant cette scolarité, je fis connaissance de Zdenka. Elle était membre d'une célèbre famille allemande germanophone. Elle avait à peu près dix ans de plus que moi et sa scolarité était depuis longtemps déjà derrière elle. J'allais à l'école et elle travaillait quelque part à Prague. Notre internat était certes destiné aux élèves, mais il était lié au monastère de Tere-zianum. Je me liai d'amitié avec Zdenka et progressivement il me devint clair que le monastère devait être un refuge pour elle, afin d'échapper, en tant qu'Allemande, à une probable expulsion hors de la Tchécoslovaquie. Au début de la guerre, on cachait des enfants juifs dans les couvents et à présent des Allemands. Malheureusement, nos chemins se séparèrent par la suite.

À la fin des années nonante – j'étais alors depuis longtemps en Suisse – mon mari tomba sur un livre sur le Général Hans Oster, lors de la lecture de livres sur les résistants contre Hitler. Le livre mentionne une comtesse du même nom que le nom de famille de Zdenka. Mon mari reçut l'adresse du rédacteur en chef de la maison d'édition. Un échange intense de lettres s'en suivit. Mon mari essaya de rétablir le contact entre moi et Zdenka, au cas où elle était encore en vie. Malheureusement, toute cette peine fut en vain.

SCOUT ET SOCIÉTÉ DE GYMNASTIQUE

Une fois, je fis la connaissance d'une femme qui s'intéressait à ce que j'avais vécu pendant la guerre. Elle me demanda également si je ne voulais pas entrer dans l'organisation de scout. J'acceptai avec plaisir. Nous étions d'ailleurs, ma mère et moi, des supportrices passionnées de la société de gymnastique Sokol avant la guerre. Durant les vacances suivantes, j'accompagnai les enfants au camp d'été et pour ça je reçus un petit dédommagement. J'ai été invitée à dîner par plusieurs parents d'enfants, parfois aussi au cinéma et au théâtre. Je me souviens avec plaisir de ces

activités, car c'était de belles expériences de l'enfance et il en découlait de bonnes amitiés, aussi bien dans les camps d'été que lors d'autres rencontres.

Mes camarades de classe sont allées à l'école de danse, car à la fin du diplôme, il y avait toujours un bal en compagnie des parents. Je n'avais l'argent nécessaire, ni pour l'achat des habits stipulés, ni pour le paiement de leçons de danse. Avec nostalgie, je me souvenais de la promesse faite par ma mère, alors qu'elle me consolait après le tatouage à Auschwitz, selon laquelle elle allait m'offrir un bracelet pour les cours de danse, afin de cacher le numéro.

Je passais les fêtes de Noël le plus souvent seule. J'allais à la messe de minuit à la cathédrale Saint-Guy au Château de Prague. Partout une ambiance solennelle, des bougies brûlant sur l'arbre de Noël et la joie des enfants. Pour moi, les jours de fête commençaient seulement, lorsque les camarades de classe rentraient de vacances avec les sacs remplis et de merveilleuses pâtisseries de Noël.

FIN DE LA SCOLARITÉ, PREMIÈRE PLACE DE TRAVAIL ET PREMIER SALAIRE

Ma scolarité arrivait à sa fin. Je trouvai une école de commerce sur un an à Prague, où je fus admise sans problème. Les écoles comparables étaient sur deux ans alors que, dans l'école que je m'étais choisie, les connaissances enseignées devaient être assimilées en l'espace d'une année. Mais je réussis et, après une année, je reçus mon diplôme et mon premier emploi dans un bureau.

Cette nouvelle activité m'apporta beaucoup de joie. Je gagnais à présent, mois après mois, un bon salaire et pouvais m'offrir quelque chose avec mon propre argent. J'étais si fière de moi, j'avais réussi tout cela sans aide d'un tiers.

Je pouvais encore vivre au Terezianum. Je devais payer quelque chose pour l'hébergement et l'alimentation en conséquence de mon salaire.

LE FOYER POUR FILLES À LA RUE LUBLAŇSKÁ

Une fois, je pris le tramway après le travail, c'était vraiment exceptionnel, et en face de moi s'assirent quelques jeunes personnes de mon âge. Elles parlaient de Theresienstadt et c'était clair pour moi qu'elles avaient dû y être. Nous entrâmes en discussion et j'appris qu'il y avait deux maisons à Prague où étaient hébergés des enfants juifs (une pour les filles à Lublaňská et une à Belgická pour les garçons). Là-bas, autant des orphelins y logeaient que des jeunes qui étudiaient à Prague et dont les parents habitaient à l'extérieur de la ville. Elles m'ont invitée et je fus enthousiasmée par cette possibilité d'habitation que je ne connaissais pas jusqu'alors.

Je comparai ma vie dans le couvent et dernièrement au Terezianum avec celle de ces personnes qui avaient été liées par le même destin que moi pendant la guerre. La décision ne me sembla pas difficile. Je pris congé du monastère, où l'on me montra de la compréhension pour ma décision. J'emménageai dans le foyer pour jeunes filles à la rue Lublaňská. Je nouai rapidement contact avec les autres filles. Le temps des règles sévères du couvent était fini. Nous pouvions aussi visiter les garçons qui n'habitaient pas loin de chez nous à la rue Belgická. De nombreuses amitiés de cette époque restèrent vivaces pendant des années. Avec l'une d'elles – elle s'appelle Judith Novak – je suis, aujourd'hui encore, en contact régulier, quand bien même elle habite en Australie depuis 1968.

PRISE DE POUVOIR COMMUNISTE, 1948

Personne ne se doutait de ce que la nouvelle année 1948 allait nous apporter, nous étions tous bien trop jeunes pour cela. Chacun essayait de rattraper les classes, de recevoir une formation convenable. Nous étions mal préparés, lorsque la politique nous a rattrapés. À la fin de février 1948, il y eut une grève générale et la milice se déploya dans les rues. C'était des formations de combat armées communistes.

On en arriva à la dissolution du gouvernement démocratique en vigueur. Klement Gottwald devint le nouveau président. Peu après, survint la mort du ministre des Affaires étrangères d'alors, Jan Masaryk, fils du premier président de la Tchécoslovaquie. Était-ce un suicide? Ou bien a-t-il été assassiné et poussé du 3^e étage de son appartement de fonction? L'affaire n'a jamais été totalement tirée au clair jusqu'à aujourd'hui.

Des épurations eurent lieu dans toutes les positions importantes de la politique et de l'économie. Des comités d'action furent fondés aussi dans les hautes écoles, avec pour tâche d'exclure des écoles tous ceux qui ne voulaient pas assurer leur loyauté au nouveau régime. Toutes les entreprises avec plus de cinquante travailleurs et employés ont été nationalisées. Les propriétaires ou directeurs précédents ont été licenciés et les postes re-pourvus avec des personnes qui étaient en possession de la bonne carte de parti, c'est-à-dire des communistes.

Le président Beneš démissionna de ses fonctions. En mauvaise santé, il décéda quelques mois plus tard. Klement Gottwald reprit ses fonctions. Pendant la guerre, il était en exil à Moscou. Là-bas, il a été préparé pour ses tâches d'après-guerre. Ce qui s'est alors passé dans les années qui suivirent, c'est la même chose que ce qui s'est passé dans tous les autres pays du bloc de l'Est de l'époque. Tout a été dicté par Moscou et supervisé par des «conseillers» soviétiques, qui étaient aussi actifs à Prague.

LES PROCÈS POLITIQUES 1949 – 1952

Les procès politiques ne tardèrent pas, ils commencèrent en Roumanie en 1949, puis furent suivis par ceux en Pologne et en Hongrie. Ensuite, le même modèle fut mis en exécution en Tchécoslovaquie. Il s'agissait de procès-spectacles avec des auto-accusations forcées et il s'en suivait des condamnations à mort. Pour la mauvaise gestion de l'industrie et de l'agriculture, non seulement les impérialistes étaient rendus responsables, mais aussi les Juifs. Staline avait déjà commencé avec les procès-spectacles depuis des années. Des procès contre les généraux, des procès contre les

médecins juifs, on faisait toujours de quelqu'un – tant un individu, qu'un groupe – le bouc émissaire des dysfonctionnements.

En ces temps-là, tous les foyers et internats, qui étaient dirigés par des institutions religieuses, ont été fermés. Les nonnes perdirent leur foyer et durent travailler dans les usines. Beaucoup ont été condamnés et sont allés croupir en prison. Tous les jugements prononcés – en Tchécoslovaquie et ailleurs – ont été annulés des années plus tard. On nous a expliqué que tout alla aussi loin à cause du culte de la personnalité présent à l'époque dans l'Union soviétique. Je ne voulais pas m'exprimer sur la politique, mais le contexte, par exemple la fermeture des internats et foyer, n'aurait pas été compréhensible sans la petite digression.

JE SUIS DEVENUE INFIRMIÈRE

À la recherche d'un travail intéressant, je trouvai un emploi dans une polyclinique dans le quartier de Smíchov à Prague. Tout d'abord dans l'administration avec, en même temps, la fréquentation d'une école du soir en santé avec diplôme final. Après le diplôme, j'ai été employée comme infirmière dans la polyclinique. Le travail était très intéressant, le collectif de travail m'a bien accueillie. De nombreux docteurs et autres membres du personnel étaient des survivants de l'Holocauste.

Pour nous, cette période ne signifiait pas uniquement la lutte contre des problèmes. Avant tout, nous profitions de la liberté de pouvoir à peu près organiser notre propre vie. Des relations ont été faites, qui durèrent en partie jusqu'à aujourd'hui. À notre cercle appartenaient des jeunes filles et des jeunes hommes qui avaient presque tous le même âge, mais tous venaient d'un autre milieu et d'un autre environnement familial. Nous pouvions partager ensemble et échanger nos souvenirs de la guerre. Avec d'autres personnes – des personnes sans cette expérience de la guerre – c'était bien plus difficile.

Le séjour à la rue Lublaňská arriva aussi un jour à sa fin. Le nouveau gouvernement ne liquida pas seulement tous les couvents et les sites sem-

blables, mais dissout également les deux foyers pour jeunes garçons et jeunes filles juives. Nous avons dû, Judith et moi, chercher un nouveau logement et avons trouvé une sous-location à la rue Masná. Puis suivit un logement dans un foyer pour femmes dans le quartier Smíchov, où j'ai encore partagé une chambre avec Judith. Là-bas, il y avait même une kitchenette, nous en étions très heureuses. C'était notre premier vrai appartement.

Dita, comme j'appelais Judith, allait à cette époque encore à l'école, mais désirait aussi travailler. Elle trouva une place dans un bureau et gagna ainsi son premier salaire. Nous étions toutes deux satisfaites, vivions modestement, mais pouvions déjà nous permettre de petites vacances dans la région. Nous n'avions, jusqu'alors, jamais reçu de passeport. En 1958, Judith se maria, je restai seule.

MON ÉPOUX

Un samedi, c'était le 4 avril 1959, je rendis visite à une vieille connaissance de l'ancien foyer à la rue Belgická. Là, je rencontrai mon futur époux qui était par hasard aussi en visite. Trois ans plus tard, nous nous sommes mariés. Nous nous réjouissions de notre premier appartement en commun, il ne faisait certes que 18 mètres carrés, mais nous étions très heureux et jusqu'à aujourd'hui, nous trouvons qu'il fut notre plus bel appartement.

INIMAGINABLE DESTIN INDIVIDUEL

Je ne sais plus quand je fis la connaissance de Jiri Rotter et de sa famille après la guerre. Sa seconde épouse à l'époque, Karlicka Grünfeldova, était une cousine à ma mère. Elle avait perdu son premier époux à Auschwitz. Et lui, 40 ans à l'époque, avait aussi perdu sa femme et leur fille de deux ans Veruska. Ils entrèrent ensemble à Theresienstadt et arrivèrent à la première sélection. Il fut déclaré apte au travail et envoyé dans une direction.

Sa femme et leur enfant furent envoyés dans l'autre direction, vers la chambre à gaz. Ils n'eurent pas la possibilité de se dire au revoir. Peut-on vraiment oublier un jour cette scène et cet instant?

Ils firent connaissance deux ans après la guerre et se marièrent. En 1948, leur fille Jana est née. Cette dernière quitta Prague en 1969 et vit en Suède depuis lors.

Otto Sattler, de qui je fis connaissance plus tard, eut un destin similaire. C'était un célèbre musicien, il jouait du violon, et après la guerre on le vit dans quelques films tchèques. Ses souvenirs et expériences sont à peine imaginables. Il fut séparé de sa famille à Theresienstadt. Il arriva peu après à Auschwitz et, là-bas, fut assigné à un orchestre de détenus.

Sa tâche consistait à jouer de la musique dans le voisinage immédiat des chambres à gaz après que les sélections avaient eu lieu. Et là cela arriva: sa femme et leur petit enfant arrivèrent avec un convoi tardif et – il fallait s'y attendre – empruntèrent le chemin pour les chambres à gaz et il dut jouer et regarder ce qui se passait avec sa famille.

Ce sont deux cas, mais il y en a certainement des milliers ou plus... C'était une période pour laquelle il n'y a pas de mot.

1968 ET LES SUITES – MA VIE EN EXIL

Le Printemps de Prague fut de courte durée. Le 21 août 1968 eut lieu l'invasion des troupes du Pacte de Varsovie. Même pas trente ans s'étaient écoulés depuis l'occupation allemande. Et il y avait à nouveau des soldats allemands qui se tenaient sur notre sol, cette fois-ci des soldats de la RDA. Ils avaient presque le même uniforme qu'à l'époque, le 15 mars 1939.

Combien de Tchèques et de Slovaques ont quitté le pays? Était-ce à nouveau cent mille, ou bien plus? Parmi eux, de nombreuses personnes de la petite minorité juive quittèrent le pays. C'est la moindre des choses qu'elles avaient apprises du passé. Se sauver d'une future oppression. Nous sommes partis également et nous ne regrettons pas d'avoir fait le pas, et ce jusqu'au jour d'aujourd'hui. Nous avons trouvé asile en Suisse.



Avec mon passé, je vis et sais que je ressens et perçois de manière très différente que ceux qui n'ont pas enduré Auschwitz. Je ne pourrai jamais oublier cette période. Aujourd'hui encore, après tant d'années, des images et des expériences d'alors me poursuivent dans mes rêves. Mais, quand je me réveille, je sais que je suis en sécurité en Suisse.

L'AUTEURE



Nina Weilová et son mari.

NINA WEILOVÁ 1918-2018

ERINNERUNGEN

Nina Weilová wurde 1918 in Švihov geboren, einer Kleinstadt in Südböhmen (heute in der Tschechischen Republik). Ihr Vater Karl besaß eine kleine Wäschefabrik und verunfallte 1936 tödlich. Zwei Jahre später verließen Nina, ein Einzelkind, und ihre Mutter Švihov und liessen sich in Prag nieder. Dort freundete sich Nina mit Jindra Klement an, dem Sohn einer jüdischen Familie, die im gleichen Haus wohnte.

Als deutsche Truppen am 15. März 1939 in Prag einmarschierten, sah Nina Weilová ihre Mutter zum ersten Mal weinen. Sie erinnert sich auch an die Auswirkungen der Diskriminierung und Verfolgung auf die jüdische Bevölkerung: Zuerst gab es Verbote, danach mussten die jüdischen Schulen schliessen und die Juden wurden gezwungen, den gelben Stern zu tragen; vom Oktober 1941 an wurde ihre Familie – ihre Grossmutter, dann ihre beiden Onkel und eine Tante – ebenso die Familie Klement, nach Theresienstadt deportiert. Im September 1942 waren Nina und ihre Mutter an der Reihe. Nina Weilová erinnert sich noch an ihre Wut, als ein SS-Mann, ihr die Puppe aus der Hand riss und entzwei brach, um zu schauen, ob sich etwas darin verbarg.

Sie verbrachte über ein Jahr in Theresienstadt. Kurz vor ihrer Ankunft waren alle Mitglieder ihrer Familie schon nach Polen in die Vernichtungslager deportiert worden, mit Ausnahme von Onkel Franz, der aber kurz darauf starb. Sie überlebte die erste Typhusepidemie, die sich 1943 im Lagerghetto ausbreitete, nur knapp. Ihre Mutter meldete sich als Krankenschwester und half ihr, wieder gesund zu werden; das Blut, das ihre Mutter ihr spendete, hat sie gerettet. Aufführungen und Theatervorstellungen wie z.B. Brundibár vermochten die durch die fortwährenden Transporte nach Polen ausgelöste Traurigkeit und Niedergeschlagenheit nicht zu vertreiben.

Wie schon zuvor ihren Transport nach Theresienstadt, beschreibt Nina Weilová detailreich die Reise, die sie und ihre Mutter am 15. Dezember 1943 nach Auschwitz brachte. Neben ihnen lag eine alte Frau tot im Wagen. Bei der Ankunft flüsterten ihr einige Häftlinge zu: «Nicht krank melden, sonst kommt ihr in die Gaskammer». Ihre Puppe wurde ihr endgültig weggenommen. Die Nummer 71978 wurde ihr auf den linken Unterarm tätowiert, ihre Mutter erhielt die darauffolgende Nummer. Nina Weilová musste zusehen, wie ihre Mutter immer schwächer wurde, bis sie am 12. März 1944 starb. Als sie sie reglos vorfand, fragte sie um Hilfe, bekam von einem Deutschen jedoch eine Ohrfeige. Zwei Wochen lang und jeden Tag besuchte sie ihre im Schnee liegende tote Mutter, um mit ihr zu sprechen.

Nina Weilová musste erneut eine grosse Selektion durchstehen – die zweite seit ihrer Ankunft –, die von Dr. Mengele geleitet wurde. Jeder wusste, dass nach links geschickt zu werden den Tod in den Gaskammern bedeutete. Als Nina an der Reihe war, zeigte sein Arm nach links. Ohne zu wissen, wie ihr geschah, trat Nina etwas näher an ihn heran und erklärte ihm auf Deutsch, dass sie sich stark genug fühlte, um zu arbeiten. Mengele zeigte nach rechts.

Später wurde sie nach Stutthof überführt und einem Arbeitskommando zugeteilt. Im Januar 1945 begann auch für sie ein Todesmarsch, der sie nach Korunovo in Polen führte. Dort wurde sie am 24. Januar 1945 von den sowjetischen Truppen befreit. Sie war 12 Jahre alt und wog nur 25 kg.

Mit vier weiteren tschechischen Frauen, die mit ihr in Theresienstadt, Stutthof und Auschwitz gewesen waren und mit denen sie sich auf dem Todesmarsch angefreundet hatte, begab sich Nina Weilová nach Lodz. Nach Kriegsende kehrte sie nach Prag zurück. In der Wohnung ihrer Mutter wohnten nun ehemalige Nachbarn, die sie erkannten aber nicht eintreten liessen.

Ein Onkel und ihr Cousin Pavel Kraus, der ins Warschauer Ghetto übersiedeln musste, bevor er bei einer polnischen Familie Zuflucht fand,

waren die einzigen Überlebenden ihrer Familie. Ihr Onkel brachte sie in einem katholischen Waisenhaus in Klánovice bei Prag unter. Bis zu seinem Tod 1977 sprachen sie nie über das, was sie im Holocaust durchgemacht hatten.

Nina Weilová berichtet auch über die ersten Nachkriegsjahre bis zu ihrer Heirat im Jahre 1962. Im Alter von 15 Jahren musste sie das Waisenhaus verlassen und in ein katholisches Internat eintreten, wo sie ihre Schulbildung beendete. Sie absolvierte eine Handelsschule und fand eine erste Anstellung in einem Büro, später in einer Poliklinik. Sie besuchte Abendkurse, um sich als Krankenschwester ausbilden zu lassen. Sie wohnte in einem jüdischen Mädchenheim, bis dieses vom neuen kommunistischen Regime geschlossen wurde. Die Freundschaften, die sie dort schloss, waren jedoch beständig und unverbrüchlich. Nach der Niederschlagung des Prager Frühlings fanden ihr Mann und sie Asyl in der Schweiz.

NINA WEILOVÁ 71978

RECOLLECTIONS

Nina Weilová was born in southern Bohemia, in the small town of Švihov (now in the Czech Republic) in 1932. Her father Karl, who owned a small lingerie factory in Prague, died accidentally in 1936. Two years later Nina, who was an only child, and her mother, left Švihov for good and settled down in Prague. She became friends with Jindra Klement, the son of a Jewish family who lived in the same building.

Nina Weilová remembers seeing her mother cry for the first time on March 15th, 1939, the day German troops entered Prague. She then recalls how discrimination and persecution began affecting more and more, step by step, the Jewish population: First came interdictions, then the Jewish schools were closed down and the Jews were made to wear the yellow star; and finally, from October 1941 onward, several deportations to Theresienstadt took place – first her grandmother, then two uncles and an aunt, then the Klement family. In September 1942 it was Nina's and her mother's turn. Nina Weilová remembers the anger she felt upon arrival in Theresienstadt, when an SS man snatched the doll from her hands and laughed as he broke it open to see if anything compromising was hidden inside.

She spent little more than a year in Theresienstadt. Her entire family had already been sent to Nazi extermination camps in Poland, except for uncle Franz, who died in Theresienstadt soon afterward. In 1943 Nina Weilová barely survived the first typhus epidemic that raged through the camp. Her mother volunteered as a nurse and was able to nurse her back to health; she offered her blood as well, which is what saved her daughter. Shows and performances such as the opera *Brundibár* could not erase the sadness and distress caused by the never ending flow of cattle trains leaving for Poland. As with her transport to Theresienstadt before, Nina

Weilová narrates in detail her transport to Auschwitz-Birkenau with her mother, on December 15th, 1943. Next to them in the cattle car lay the corpse of an old woman. Shortly after arrival some prisoners whispered to them: «Most of all do not say you are sick or else you will be sent to the gas chambers». Her doll was taken away, this time for good. Her personal prisoner number 71978 was tattooed on her left forearm; the following number was her mother's. Nina Weilová witnessed her sick mother gradually losing her strength and becoming weaker and weaker. On March 12th, 1944, she found her dead, and as she was looking for help, a German slapped her in the face. For fifteen days in a row she came looking for her mother in order to talk to her dead body lying in the snow.

Nina Weilová had to undergo another massive selection – the second selection following the first one just after her arrival – which was carried out by Dr. Mengele. Everyone knew that being shown to the left meant being sent to the gas chambers. Nina stood before him: he pointed to the left. Still wondering to this day how this could happen, she moved a little bit closer and told him in German that she was strong enough to work. Mengele then pointed to the right.

Later she was sent to the Stutthof Concentration Camp and assigned to a work unit. For her too, January 1945 meant the beginning of a death march that would lead her to Korunovo in Poland. There she was freed by Soviet troops on January 24th, 1945. Nina was then 12 years old and she weighed only 25 kg.

Nina Weilová travelled to Lodz with four Czech women who had shared her path, from Theresienstadt to Stutthof via Auschwitz, and whom she had befriended during the death march. After the end of the war, they returned to Prague. Nina Weilová returned to her mother's apartment. In the meanwhile, however, it had been occupied by former tenants of the building, who recognized her but wouldn't let her in.

Of her entire family, only an uncle and her cousin Pavel Kraus, who had been transferred to the ghetto of Warsaw, before going into hiding with a Polish family, survived the war. His uncle brought her to a Catho-

lic orphanage in Klánovice, near Prague. He died in 1977, and they never spoke of what they had both gone through during the Holocaust.

Nina Weilová also dwells on the post-war years until her marriage in 1962. At the age of 15, she had to leave the orphanage for a catholic boarding school where she finished her schooling. She pursued her education (commerce and trade) and she found employment in an office, then in a polyclinic. By taking evening classes she eventually became a nurse. She lived in a Jewish girls' home until the new Communist regime closed it down. Nevertheless, the friendships she had made there were everlasting. After the Prague Spring was crushed, Nina Weilová and her husband found asylum in Switzerland.